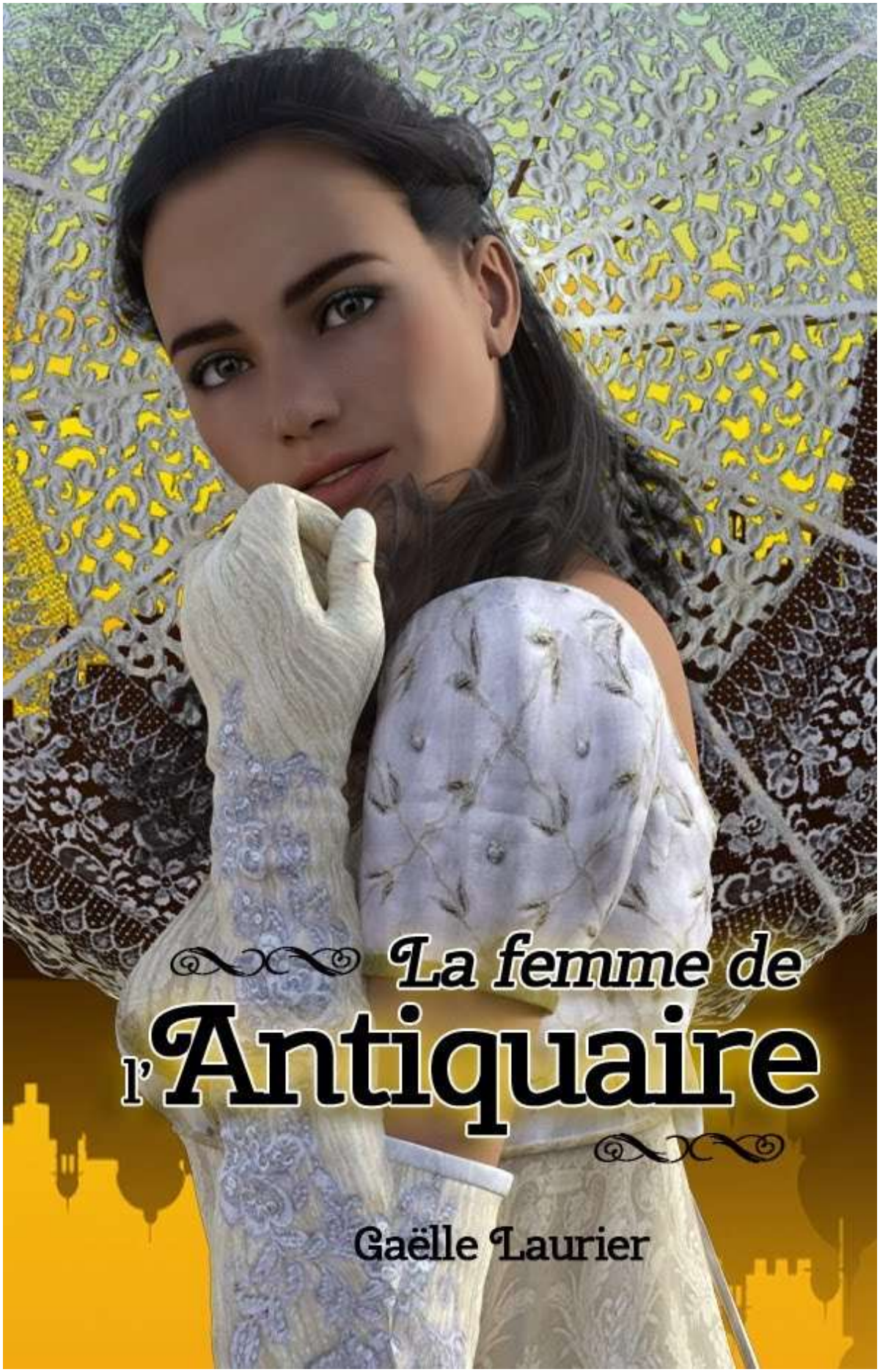

La femme de
l'Antiquaire
Gaëlle Laurier

GAËLLE LAURIER

La femme de l'antiquaire

Nouvelle

> *Du Caire de 1835 jusqu'à Bombay, plus qu'une rencontre entre Adèle Bradford, jeune veuve d'un antiquaire réputé et Thomas Winter ancien lieutenant de marine britannique souhaitant s'installer aux Indes, une initiation au plaisir des sens, les prémices d'un amour capable de perdurer au-delà de la mort.*

Ce texte est distribué gratuitement et exclusivement via le blog gaellelaurier.fr.
Il peut faire l'objet d'une chronique sur demande préalable et respectueuse auprès de l'auteur. Cette histoire est une œuvre de fiction. Les personnages, intrigues et dialogues sont le fruit de l'imagination de l'auteur.
Tous droits réservés. Toute reproduction, diffusion ou utilisation, même partielle, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Chapitre 1 — Adèle

Je préparais mes malles dans le but de prendre le bateau au port de Suez, en partance pour Bombay. Enfin, j'allais rentrer chez moi après avoir conclu quelques affaires, les premières dans le domaine de la vente d'Antiquités depuis que j'étais seule. Autrefois, cette fonction revenait à mon époux, son décès en plus de me plonger dans le chagrin d'avoir perdu un être adorable et protecteur, me fit hériter de tout. De sa fortune, de sa passion, de sa fonction de spécialiste en égyptologie et en art hindou.

Je ne possédais pas l'entièreté de ses connaissances, ce n'était pas à mon âge que cela aurait été possible, mais après cinq années à ses côtés, je pouvais me vanter d'être capable de différencier une véritable pièce d'une pâle copie, l'estimer et la négocier.

Mon époux était britannique, tandis que j'étais née dans la capitale française. La situation en France lorsqu'il croisa ma route n'était pas vraiment du côté des royalistes, tel que l'étaient mes parents soutenant alors l'avènement de Louis-Philippe. À Paris, les émeutes s'étaient déclarées et ils craignirent qu'une nouvelle révolution telle que celle qui coûta la tête à de nombreux nobles en 1789 ne fasse son sanglant retour. Ils m'avaient confiés à cet homme alors que je n'étais âgée que de seize ans afin qu'il m'emmène avec lui et que j'y réchappe.

Cela ne se passa pas vraiment tel qu'ils l'avaient craint, mais la chose était faite, j'étais mariée à un homme dont le nombre des années pouvait aisément le faire passer pour mon grand-père. Il séjournait la plupart du temps à Bombay, se déplaçant régulièrement au Caire et rarement en Europe. Si je l'avais craint au départ, dégoûtée d'être sa jeune épousée ensuite, ce sentiment fit place à une admiration immense ainsi qu'une folle tendresse.

Sa gentillesse et son respect à mon égard n'avaient d'égal que sa fougue en affaires. C'était de cette manière qu'il avait accumulé une fortune conséquente, trouvant et marchandant des œuvres et divers objets datant d'un autre âge auprès de collectionneurs ou de musées. Il m'avait transmis sa passion et je le suivais alors sans rechigner dans toutes ses démarches. Apprenant de lui puis le secondant avec le temps.

J'espérais prendre le bateau à vapeur, plus rapide, mais j'arrivai en retard, il n'était plus là. Ne restait qu'une solution si je ne voulais pas demeurer des jours à quai, embarquer sur un bateau

marchand. Le trajet serait bien plus long puisqu'il devrait régulièrement s'approvisionner, mais c'était là mon seul espoir.

Ce fut également la pire décision à prendre pour une femme voyageant seule.

J'avais déjà entendu parler de bandits et d'attaques en mer, mais naïvement je ne pensais pas que cela se pouvait dans ces eaux. Non seulement ils dévalisèrent ces pauvres bougres, mais ils me volèrent ma bourse, obtenue après des heures de négociations.

Dès le départ, j'avais craint pour ma vie. Je fus à demi rassurée lorsqu'ils emmenèrent les plus valides, dont moi à bord de leur navire. Ensuite pour ma vertu. Préservée malgré mes noces, mon époux étant très tendre, mais incapable de m'honorer, j'en étais toujours pourvue. Elle fut mon salut. Elle ainsi que ma jeunesse. Lorsque les marins conclurent de me passer de main en main, je leur hurlai alors que je leur serais plus utile intacte. Cela eut l'effet escompté et leur chef ordonna que personne ne me touche. Par contre, ils me confièrent à une sorte de mégère dès leur arrivée à terre. Celle-ci confirmant mes dires. J'étais bien vierge et serais vendue comme telle, leur rapportant dès lors une grosse somme d'argent.

Je songeai alors à toutes les possibilités. M'enfuir ou négocier avec celui qui me remporterait. J'étais riche, mon nom pouvait le prouver, je tenterais de me racheter.

Chapitre 2 — Thomas

Enfin, j'arrivai au Caire. Cela faisait des mois que je préparais cette aventure, ayant rassemblé tout l'argent que je pus afin de payer ce voyage et convenir à mes projets. Depuis l'instauration de la nouvelle route des Indes, il ne fallait pas plus de trois mois pour atteindre Bombay, c'était ma destination. La Compagnie britannique des Indes orientales étant établie depuis près d'un siècle venait de voir sa licence prolongée pour quelques décennies encore. Je savais que le commerce pouvait être florissant pour qui avait le cran de se lancer. Et je voulais être de ceux-là.

Comme il était de bon ton dans ce genre d'entreprise, je logerais chez l'habitant. Je ne connaissais pas vraiment ce monsieur, Tyler Miller, mais il m'avait été conseillé par des amis de mes parents à Londres, ma mère patrie. J'avais griffonné l'adresse sur un parchemin, aujourd'hui abîmé d'avoir séjourné des semaines dans le fond de mes poches. Après avoir interrogé plusieurs autochtones, aucun ne parlant l'anglais, je trouvai enfin un guide qui me conduisit jusqu'à sa demeure. En route, je fus toisé de nombreuses fois par les hommes vivant dans ce quartier, mais également des femmes. Au demeurant fort belles pour le peu qu'elles laissaient voir de leur personne, la plupart me souriant puis se dissimulant prestement sous un voile.

Cette culture s'avérait très différente, mais passionnante.

Je n'avais pas grand-chose avec moi. Juste un sac, vestige de ma vie passée dans la marine, ma bourse, mes documents officiels et bien entendu, toute la motivation dont j'étais capable.

Je passai à proximité d'un marché, les senteurs des épices excellaient par ici. Autre chose que les poissonniers vendant la morue à la criée dès l'aube. Et parmi cette cohue de couleurs et de parfums, l'appel provenant du minaret qui fit se raréfier les acheteurs dont nombreux se rendaient à la prière. Je pus me déplacer avec plus d'aisance et trouvai enfin la maison de cet ami. Il s'agissait d'une double porte en arche coincée entre deux murs aveugles, je frappai.

Si l'extérieur ne payait pas de mine, l'intérieur était un tout autre monde. Une cour pavée, une fontaine rafraîchissante vers laquelle je me dirigeai alors qu'un serviteur me menait au maître des lieux. J'y plongeai la main, m'aspergeai le visage et continuai, ravi de ces découvertes.

— Heureux de vous connaître, cher ami. Thomas Winter n'est-ce pas ?

Il s'avança, bras ouverts afin de m'accueillir. Il s'agissait d'un homme au seuil de la quarantaine dont le teint hâlé par le soleil du pays l'aurait presque fait passer pour un égyptien pur souche. Bien

que je possédais un bronzage honorable suite à mes multiples missions en mer, j'en étais encore loin.

— Venez avec moi, vous devez être exténué par ce voyage.

— Asséché serait le mot juste, riais-je, soulagé d'être en aussi bonne compagnie. Je vous remercie de votre hospitalité Sir.

— C'est bien normal. J'espère néanmoins que j'aurais le temps de vous faire découvrir les splendeurs du Caire.

— Je ne suis pas spécialement pressé.

— Grand bien vous fasse ! rit-il à son tour.

Il me mena vers un petit salon d'extérieur disposé à l'ombre où un serviteur s'empressa de servir du thé. Non pas dans des tasses de porcelaine, mais dans de petits verres aux gravures dorées, versant le breuvage en tenant éloigné le bec de la théière.

— Tout d'abord, goûtez ceci. Par de fortes chaleurs, il est conseillé de boire son thé chaud. Celui-ci vous ravira.

Les effluves de menthe poivrée me montèrent jusqu'au nez dès que je fus assis, tandis que de perçu depuis le balcon, les rires cristallins de quelques jeunes filles moins farouches que celles que j'avais croisées.

— Elles semblent vous plaire, coupa mon hôte en pleine contemplation. Il s'agit de mon harem, mes appartements ainsi que mes femmes et esclaves. Mais si vous le souhaitez, pour le temps que durera votre séjour, nous pouvons vous trouver de la compagnie. Je connais justement un endroit idéal pour cela.

Parfait ! Moi qui étais en partance pour l'Orient, j'avais fait escale au paradis.

Chapitre 3 — Adèle

Ils m'avaient enfermé dans une chambre dépourvue de charme. Les murs blanchis s'écaillaient et l'unique et minuscule fenêtre était garnie de barreaux. J'avais ordre de me vêtir et de me coiffer. Mon estomac criait famine, je n'avais rien osé avaler de crainte que l'on m'empoisonne afin de me rendre docile. Dans un tel état, je n'aurais rien pu tenter pour ma libération. Mais ces gredins étaient intelligents, ils me couvrirent de la tête aux pieds lors de mon arrivée, impossible de dire si j'étais européenne ou africaine, puis m'avaient enfermée ici sans que je ne puisse parler à quiconque.

Cela faisait des jours qu'ils me retenaient prisonnière et je pressentais qu'ils avaient fait demi-tour jusqu'à Suez pour ensuite prendre la route du Caire. Dire que j'étais sans doute si proche de l'une de mes demeures. Je devais fuir d'ici.

Je brossai mes cheveux, leur rendant leur aspect soyeux puis m'habillai de ces étoffes peu pudiques. Elles ne dissimulaient que le nécessaire, laissant deviner le reste du corps par transparence.

Enfin, on frappa à la porte, je couvris le bas de mon visage et suivis celui qui était venu me chercher. J'avais déjà entendu parler de marchés aux esclaves, celui-ci était à ne pas en douter réservés aux grosses fortunes. Dans le large couloir menant à une salle emplie d'acheteurs, je croisai une autre femme à la peau sombre, huilée et parfumée afin de faire ressortir ses charmes. Elle était nue, les yeux baissés alors que son nouveau maître palpait sa poitrine des deux mains d'un air satisfait.

J'en ressentis un frisson de peur et de dégoût.

Était-ce le sort qu'ils me réservaient ? Me vendre au premier ribaud venu ? Comment allais-je m'en sortir si je ne pouvais parlementer mon achat ?

Je fus placée au centre de la pièce et les enchères débutèrent. Je tâchai de reconnaître parmi ces visages des connaissances de mon époux venus y dénicher de potentiels serviteurs et commençai à paniquer ne voyant aucune opportunité de m'en sortir.

Les mains se levèrent un grand nombre de fois alors que les regards se fixaient sur moi, me déshabillant littéralement. Le préposé aux ventes s'approcha lorsque l'un d'eux, prêt à débourser une grosse somme, insista pour voir la marchandise.

Et cette marchandise, c'était moi.

Je me reculai. Il se saisit du tissu qui me couvrait le haut du corps et je fuis vers la sortie. Ils n'allaient tout de même pas me mettre à nu comme ils avaient fait avec la précédente !

Je fus amortie et stoppée net par un homme rejoignant la salle. Ses cheveux châtains, son regard vert et ses habits typiquement européens m'assurèrent qu'il s'agissait peut être d'un français.

— Aidez-moi, je vous en prie !

Il sourit, me détaillant de haut en bas et je me rendis compte alors que je lui dévoilais bien plus que mes intentions. Je couvris ma poitrine dénudée de mes mains, hésitant entre réitérer mon appel ou me fâcher de son rire plus franc à présent. Il n'y avait rien de drôle.

Afin de regagner ma place, je fus empoignée par les gardiens, mais le jeune homme les stoppa.

— Please ! Wait !

Il n'était pas français, mais britannique ! Comme mon époux ! Et il me semblait retrouver dans son visage des traits qui furent les siens. J'eus comme un vertige face à cette espèce de fantôme, bien plus jeune et plus robuste.

— Aidez-moi, lui répétai-je en anglais. Je vous rembourserai, je vous le promets. Quel que soit le prix.

Derrière moi, l'acheteur potentiel fit scandale alors que je me sentais de plus en plus mal.

— Chère petite madame, fit-il alors avec un puissant accent, je ferai de mon mieux.

Chapitre 4 — Thomas

Quelle histoire ! Heureusement que mon ami m'apprit très vite dans quel endroit il m'avait mené. Un marché aux esclaves. Tout au plus, je pensais qu'il me mènerait dans un hammam empli de femmes peu farouches, mais pas un marché ! Je me penchai vers lui.

— J'ignorais que l'on pouvait vendre des citoyennes françaises.

— Ce n'est pas très honnête en effet. Mais qui pourrait résister au charme de cette donzelle.

Visiblement, pas lui vu comme il la fixait. Et il n'était pas le seul, la plupart des hommes en faisaient tout autant et sans doute avec des intentions bien moins pures.

— Mais elle vient de me demander de l'aider, je ne puis laisser faire. Jusqu'à combien peut-on miser ?

— Vous y songez sérieusement ? Avec cette peau de pêche, claire comme la lune, ces immenses yeux bleus, elle peut valoir une fortune.

Il interpella le chargé aux ventes en langue arabe afin d'en avoir confirmation puis m'en informa.

— Les mises sont à quatre mille. Cet escroc affirme qu'elle est encore vierge, cela double sa valeur.

— *Bloody hell* ! J'ai avec moi les fonds nécessaires à mon entreprise. Vous l'avez entendue, elle promet de me rembourser.

— À votre guise.

Nous rejoignîmes les gradins, face à celui qui exigeait à présent que l'on découvre ses jambes. Ce qui fut fait sous les refus de la jeune femme. Elle était superbe et ce grand chauve n'allait certainement pas lâcher facilement. Je levai le bras.

Quelques acclamations fusèrent, mais mon adversaire ne s'en étonna pas, il proposa plus. J'en fis de même. Réitérai à chaque surenchère. À cette allure, nous allions rapidement atteindre le fond de mon bas de laine. Je devais avouer que l'aventure avait quelque chose d'excitant, l'homme en face me toisait, prêt à traverser la salle pour venir me faire taire. Il était grand et large, mais j'avais l'habitude des bagarres de bars, il ne me faisait pas peur. Il finit par frapper du pied et quitter les lieux, outré lorsque je lançai la somme de cinq mille pièces. J'étais complètement ruiné.

Elle fut rhabillée et couverte d'une cape. On la mena vers moi afin que je prenne possession de mon bien et je vis ses beaux yeux se refermer avant de tomber dans mes bras.

— Qu'y a-t-il ?

— Elle doit faire un malaise suite à toute cette pression.

Mon ami discuta avec le préposé aux ventes, celui-ci assurant qu'elle n'avait pas la peste. Encore heureux !

Cette jolie poupée de porcelaine que je tenais dans mes bras était donc officiellement à moi. Drôle de mésaventure. Je n'eus d'autre choix que de l'emmener avec moi, embarrassé jusqu'à la pointe des cheveux.

Mon ami m'invita à la coucher dans l'une des chambres. Ses servantes, que je devinais être des esclaves elles aussi, s'occupèrent d'elle tandis que je faisais les cent pas, attendant son réveil. Ainsi elle était française. Mon hôte m'informa qu'il lui avait semblé l'avoir déjà vu au bras d'un homme assez puissant dans la région, un antiquaire travaillant avec la Compagnie britannique des Indes. Un étrange coup du destin.

Enfin elle s'éveilla et réclama de l'eau. On lui apporta également de quoi manger. Et je notai que jusque là, elle maniait déjà trois langues puisqu'elle s'exprima en arabe auprès des femmes. En plus d'être cultivée et riche, elle était tout à fait exquise.

Chapitre 5 — Adèle

Je m'éveillais dans une chambre luxueuse. Qui avait finalement remporté la mise ? Il m'avait semblé qu'il s'agissait de l'anglais, mais je me sentais si faible. Le voyage pénible, la chaleur, la faim, l'angoisse. Tout avait agi envers et contre moi. Et plus encore lorsque je reconnus Miller se décalant de derrière celui qui m'avait achetée. Ce n'était pas possible, je priais pour que ce ne soit pas lui qui ait mis la dernière enchère, sinon j'étais fichue.

— Madame, me voici rassuré ! fit une voix à l'accent bien connu.

C'était lui ! Ce Britannique trop charmant. Il s'avança, la mine joyeuse et, je ne saurais dire, il me troubla. Il avait ces mêmes yeux rieurs que ceux de mon époux, la même ride lui barrant le front, lui donnant charme et caractère. J'avais cru rêver et pourtant non.

— Et je vous remercie de m'avoir fait confiance, monsieur, je vous rembourserai, je vous l'ai promis, je tiendrai parole. Puis-je connaître votre nom ?

— Je n'en doute pas une seconde. Je me présente Thomas Christian Winter, pour vous servir.

Il se courba, raide, les bras le long du corps à la manière d'un militaire.

— Mais reposez-vous, nous en parlerons plus tard. Prenez des forces et racontez-moi. Comment vous êtes-vous retrouvée dans cette situation ?

— Fort bêtement. Je revenais chez moi lorsque mon bateau a été attaqué. Comme je n'avais nulle escorte, je n'ai pu me défendre.

— Triste histoire. Mais heureusement qui finit bien.

Et il avait le même accent, tentant de s'exprimer dans un français correct, mais incapable de rouler correctement les *r* lui non plus. Une bouffée de nostalgie me prit aussitôt.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta-t-il. Vous aurais-je offensé ?

— Non rien de tout cela, ce n'est pas grave. Juste… juste un souvenir qui m'assaille. Sommes-nous chez vous ?

— Non, chez l'un de mes amis qui m'héberge, je me rendais à Bombay.

— Vous en êtes encore bien loin. Alors ces femmes ne sont pas à vous ? À qui sont-elles ?

— Absolument pas, sourit-il, me désarmant de nouveau. Elles sont à cet ami, monsieur Miller. Si vous me permettez ce trait d'humour, je n'ai officiellement qu'une seule femme et c'est vous.

Miller ! Je ne devais pas rester ici, en aucun cas.

— Je vais me reposer si vous le voulez bien.

— Bien entendu, je vous laisse.

Il prit ma main et avec beaucoup de tact, effleura à peine mes doigts de ses lèvres avant de prendre congé. Cet homme me troublait, tout mon corps s'éveilla à ce simple geste. C'était de la folie. Il était ami avec Miller et peut être dans la confidence de ses méfaits.

Chapitre 6 — Thomas

Je laissai donc notre jolie petite lady reprendre des forces et se remettre de ses émotions. J'avais l'impression que cette question à propos des servantes n'était pas si innocente. Souhaitait-elle savoir si j'étais célibataire ? Cela gonflait mon ego de me savoir apprécié. Non, je devais me faire des idées.

Je rejoignis mon ami dans la cour fleurie et me fit resservir du thé.

— Alors comment se porte-t-elle ?

— Encore fatiguée par sa mésaventure, mais elle pourra très vite rentrer chez elle. À ce propos, qui est-elle exactement ? Pouvez-vous m'en dire plus ?

— Oui. Je me souviens mieux à présent. Son époux était Henry Bradford. Riche antiquaire, archéologue et égyptologue. Il fournissait divers musées dont le célèbre British Museum de Londres.

— Depuis quand est-il mort ? Et de quoi ?

— Il y a quelques mois, de mort tout à fait naturelle. Il était très âgé. Et je ne doute pas que la fougue d'une si jeune épouse aura eu raison de lui.

— Quelle belle mort, fis-je songeur.

Et quelle chance d'avoir pareille créature à ses côtés bien qu'étant d'un âge aussi avancé.

— Était-ce un mariage arrangé ? Comment se sont-ils connus ?

— Vous m'en demandez trop, sourit-il.

— Oui, c'est vrai pardonnez-moi. Dites-m'en plus sur cet homme.

— Oh l'on ne sait pas grand-chose en dehors de ses affaires. Je me souviens d'une anecdote cela dit. La maison qu'il occupait ici au Caire appartenait à un marchand de soieries et d'épices. Il a harcelé ce pauvre homme durant des semaines afin qu'il accepte de la lui vendre. Autant vous dire, cet homme savait ce qu'il voulait et pouvait l'obtenir par tous les moyens. Ce qui est terriblement ironique, car aujourd'hui vous possédez son bien le plus précieux. Officiellement cette femme vous appartient. Elle ainsi que ses biens.

— Vous voulez dire que je suis possesseur de la fortune de ce Henry Bradford, de ses biens, de sa maison et son épouse ? Vous avez raison, c'est une situation cocasse. Et je ne compte pas en abuser. J'espère qu'elle me réglera vite et je pourrai reprendre ma route.

— Pourquoi pas ? Imaginez qu'elle ne vous rembourse rien ? Vous seriez définitivement obligé de laisser de côté vos rêves commerciaux et rentrer à Londres.

— Elle m'a assuré qu'elle le ferait.

— Je connaissais un peu ce Bradford, fit-il tout en détournant les yeux. Il m'a d'ailleurs causé préjudice à une époque. Si la charmante donzelle est du même moule et décide de ne rien vous donner, cela vous mettrait dans une fâcheuse position. Tandis que si vous faites valoir votre droit en tant que maître, vous y gagneriez beaucoup. Ne souhaitiez-vous pas vous lancer dans les mêmes affaires que lui ? N'était-ce pas votre rêve ?

— Je ne pourrais jamais faire une telle chose voyons.

— Bien entendu.

Par contre, je devais avouer que de songer à cette situation, qu'elle soit d'une certaine manière toute à moi avait quelque chose d'excitant.

Chapitre 7 — Adèle

On m'apporta des fruits ainsi qu'un vêtement, mais je ne souhaitais prendre aucun risque. Je quittai cette demeure, empruntant le couloir destiné aux serviteurs jusqu'à une porte dérobée. Une fois dehors, la foule me permettrait de me faufiler jusqu'à chez moi.

Mon personnel fut choqué de me revoir dans cette tenue, mais aussi soulagé d'apprendre que j'étais sauve, la nouvelle de l'attaque du bateau ayant sans doute fait le tour de la ville.

Je pouvais enfin souffler, à l'abri, en sécurité. J'allai dans notre hammam situé dans un petit bâtiment attenant à mes appartements et pu me plonger dans un bain chaud et parfumé. Je fermai les yeux, soupirant d'aise. Et l'image de cet homme, cet anglais me revint. Je ne devais plus songer à lui de cette façon, dès demain, j'enverrai mon intendant présenter mes excuses, lui verser la somme que je lui dois et je pourrais oublier toute cette affaire.

Je devrais néanmoins engager quelqu'un de fiable pour mes prochains déplacements et préférer adopter une attitude patiente plutôt que de me jeter sur le premier navire venu.

Mais le souvenir de ses yeux, de son sourire me troublèrent de nouveau. Et dire qu'il m'avait vue pratiquement nue, j'en frissonnai tout en m'immergeant jusqu'au menton.

Pourtant un amant m'aurait peut-être convenu. Les souvenirs m'assaillaient, ceux du jour où, à l'aube de mes dix-neuf ans mon époux m'avait permis cela.

— Je ne suis pas capable de t'honorer et une jeune femme telle que toi à des besoins à combler, m'avait-il dit. Je ne veux pas que tu souffres de cela et t'autorises à prendre un amant, tout ce que je te demanderai sera de demeurer discrète.

— Jamais de la vie, m'étais-je alors écriée. Je vois bien que cela vous coûte de me le permettre et je ne vous ferai jamais souffrir. Je vous serai fidèle.

Et j'avais tenu ma parole de ne jamais aimer un autre que lui. Ce n'était pas le véritable amour certes, mais j'étais attachée à cet homme. Et malgré son impuissance, il prenait soin de moi à tous les niveaux. Tout comme je prenais soin de lui. Il était néanmoins tactile et aimait que je dorme nue à ses côtés, me blottissant contre lui. Il aimait également que je le caresse et que je flatte son membre de ma bouche. La première fois, la chose m'avait paru si déshonorable que j'en avais pleuré en cachette, mais à force de le voir heureux, cela m'avait apporté un peu de plaisir à moi aussi.

— Tu me manques, pensai-je tout haut tout en retenant mes larmes.

À quoi bon ? Ici personne ne me verrait et je pouvais me laisser aller. Je demeurai ainsi un long moment, m'étant fait apporter de quoi manger, ma peau fripée me rappelait sans cesse qu'il était temps que je me sèche et je reportai cet instant, préférant mes souvenirs lorsque l'on vint m'avertir d'une visite impromptue.

— Madame, un homme demande à vous voir. Il dit s'appeler Thomas Winter. Il a l'air en colère.

— Est-il seul ?

— Oui madame.

— Faites-le attendre dans le petit salon, servez-lui du thé.

Je me levai et commençai à angoisser. Il s'était déjà aperçu de ma disparition et ne devait pas vraiment apprécier cela. Je le comprenais fort bien et lui ferai remettre dès ce soir la somme due. Mais il débarqua, poussant la porte ainsi que mon employé. Il avait dû le suivre. Je me retrouvai de nouveau dévêtue face à lui, complètement cette fois.

Il me jaugea, avala difficilement sa salive alors que je demeurai tétanisée par cette arrivée brutale avant de lancer.

— Madame, sachez que je fais valoir mon droit puisque vous avez failli à votre parole. Vous êtes ma propriété ainsi que vos biens.

Chapitre 8 — Thomas

Je n'aurais sans doute pas dû me rendre jusqu'à chez elle sous le coup de la colère. Mais cette petite traîtresse me mettait dans une situation impossible. Mon ami m'avait confié ses doutes à son sujet, mais son bon cœur et sa conscience lui avait dicté de voler à son secours, tout comme je le fis et d'oublier les vieilles rancunes. La petite fourbe lui aurait dérobé il y a des mois de cela, un livre précieux auquel il tenait comme à la prunelle de ses yeux. Je ne parvenais pas à l'imaginer se jouant de nous de la sorte, mais je devais bien avouer que les soupçons de mon ami avaient pris vie.

Cette fois c'était mon honneur qui était en jeu, je promis à mon hôte de retrouver et la voleuse et son livre, dus-je retourner chaque pierre du Caire. Heureusement, il connaissait son adresse.

Je comptais seulement lui faire peur sur le moment. Qu'en savais-je qu'elle se baignait au moment de mon entrée. J'en fus estomaqué et très mal à l'aise.

Good God et dire que légalement elle m'appartenait corps et biens.

Elle se saisit d'un linge et se couvrit. Je me fichais bien de sa fortune tant qu'elle me rendait la mienne, mais de la voir, j'hésitai un instant à revenir sur ce que je venais de dire. Et cet instant changea tout.

— Sortez d'ici ignoble individu !

— Moi ! Ignoble ! *What does that mean* ? fis-je dans ma barbe.

Je n'excellais pas dans la langue française, et ce mot me paraissait très mal choisi vu la façon dont elle le prononça. Je choisis donc de poursuivre en anglais puisqu'elle le comprenait tout autant.

— Je n'irai nulle part, car je suis chez moi. Vous pensiez me ruiner et filer sans même un mot ? Et pire encore ! Et bien, sachez, madame, qu'on ne me la fait pas. Et d'ailleurs… fis-je afin d'appuyer mes dires et la plonger dans le désarroi. Je compte prendre mes aises en mon domaine, et ce, immédiatement.

Sur ce, j'ôtai mes vêtements, elle en demeura stupéfaite, et me plongeai dans le bassin qu'elle occupait juste avant.

— Êtes-vous complètement fou ?

— Je suis chez moi *no* ?

Elle se tourna vers les serviteurs à demi dissimulés derrière la porte. Je claquai des doigts dans leur direction.

— Faites monter mon bagage dans la chambre de madame.

— N'en faites rien, leur fit-elle.

— Obéissez et tout de suite, contre-attaquai-je.

À force, ils ne savaient plus qui écouter et ne bougèrent pas d'un pouce.

— Mais c'est insensé ! Vous n'êtes pas sérieux, vous ne pouvez pas !

— Ne vous ai-je pas payé cinq mille pièces ?

— Oui, mais…

— Et j'ai des témoins de la transaction. Alors venez me frotter le dos. Ensuite, je verrai.

— Et que verrez-vous ?

— Ce que je compte faire de vous. Si vous me servez bien, je reviendrai peut-être sur ma décision.

— Allez au diable !

Bien qu'elle l'eût dit dans sa langue natale, je compris où elle voulait en venir. Après un moment d'hésitation, elle envoya elle même ses serviteurs s'occuper de mes affaires. Ils refermèrent la porte, nous étions enfin seuls. Et cette eau était délicieusement agréable.

— Maintenant, venez, m'amusai-je.

Juste une nuit, qu'elle comprenne la leçon.

Chapitre 9 — Adèle

Était-il complètement fou de s'annoncer ainsi chez moi afin de dévoiler ce qui était arrivé ? Contrairement à son ami, mes employés n'étaient pas des esclaves et il n'avait aucun droit sur eux. C'étaient des gens honnêtes travaillant contre salaire. Et qui pouvaient très vite démissionner si les conditions ne leur convenaient plus.

Mais jusque là, avait-il tort ou raison ? Il m'avait achetée, il y avait moult témoins de la chose et il réclamait aujourd'hui que je le serve. Non, il plaisantait ! C'était évident ! Il s'était montré si courtois tout à l'heure. Je n'aurais qu'à lui régler la somme et… et s'il refusait de me rendre ma liberté ! J'étais vraiment à lui ?

Je glissai derrière lui dans le bassin, empoignai l'éponge et m'approchai. Si cela avait été un poignard, peut-être aurais-je tenté de l'intimider. Bien que je ne savais manier ce genre de chose. Mais je ne pus que lui demander d'avoir l'amabilité de se tourner.

— Pardon ? fit-il d'un air taquin.

— Veuillez vous tourner… monsieur ?

— Maître voyons.

— Vous n'allez tout de même pas !

— Allons…

Il voulait que je le lave alors lavons-le. J'avais l'habitude de baigner mon époux, ce ne serait pas si difficile. Mais quel malotru ! Quel beau malotru… Son teint était hâlé pour un voyageur anglais, bizarre.

— D'où venez-vous maître ? fis-je tout en me moquant de ce titre.

Je fis mousser son dos, il était large, bien bâti sans l'être trop et plutôt grand. Et je devais l'admettre terriblement séduisant. Je n'avais jamais vu d'homme aussi gâté par la nature avant lui. Sa posture de tout à l'heure me confirmait qu'il devait être dans l'armée. Que faisait-il donc seul ici ? Était-ce un déserteur ?

— De Londres.

— Vous êtes bien bronzé pour un londonien.

— Et vous, observatrice.

Seigneur que j'aimais sa façon de rater ses *r*. Non, je ne devais pas.

— En effet, poursuivit-il, j'étais lieutenant dans la marine britannique. Je connais bien les Indes et comptais m'y installer afin de faire fortune.

— Et vous vous êtes dit, pourquoi ne pas acheter une femme possédant cette fortune, ce serait plus simple.

— Vous oubliez que c'est vous qui m'avez supplié de vous acheter.

— C'est exact, mais je songeais à vous rembourser.

— Alors pourquoi êtes-vous partie ?

— Je craignais que…

— Que ?

— Pour raisons personnelles.

— Comme vous voudrez. Parlez-moi de votre époux, de ce qu'il faisait.

— Pourquoi vous parlerais-je de lui ?

— Parce que cela m'intéresse. J'aime les antiquités moi aussi et compte me lancer dans les affaires.

— Il ne manquait plus que cela ! Est-ce pour cela qui vous tenez tant à m'avoir sous votre joug ? Pour profiter de sa notoriété en plus de sa femme !

Je jetai l'éponge contre son dos. Il se tourna vers moi, son regard bifurquant vers ma poitrine, je la dissimulai.

— De *ma* femme.

— Jamais de la vie !

— Et pourtant, je vais dormir ici, avec vous, toute la nuit.

— Vous n'oseriez pas !

— Je vous montrerai ce qu'est un époux encore vigoureux, fit-il tout en se penchant vers moi.

Et plus que cela, il insultait la mémoire de mon défunt mari ! Je ne pus retenir mon geste et ma main alla écraser sa joue.

Chapitre 10 — Thomas

C'est qu'elle avait du tempérament, mais hélas aucun humour. Je pris une gifle que je n'avais pas vue venir bien que je l'avais un peu méritée. Je pensais que ce mariage avec ce vieillard lui avait pesé, je m'étais trompé.

Elle sortit du bain et j'eus de nouveau le loisir de la voir dans son plus bel habit fait uniquement de gouttes d'eau. Elle récupéra sa serviette et la maintint contre elle. Ses rondeurs dépassant de ce piètre rempart de tissu me laissèrent rêveur.

— Est-ce que vous aurez besoin d'autre chose ? Maître.

Cela lui coûtait de prononcer ce mot et moi, je m'en amusais beaucoup. Allons une dernière petite farce et nous pourrons discuter sérieusement.

— Va m'attendre dans notre chambre, sois gentille.

Elle me tourna le dos plutôt fâchée et j'admirai sa cambrure. Elle quitta le hammam et j'en profiterai pour terminer de me rincer et sortir à mon tour.

Habillé, je parcourus la demeure jusqu'à trouver cette fameuse chambre. La maison était magnifique, pas aussi luxueuse que celle de mon ami, mais j'avais pu juger de la cour, ombragée et des œuvres d'art accumulées en ces lieux. Il y en avait pour des jours à tout découvrir.

— Adèle ? Madame Bradford. Très bien, je vais cesser ce…

J'entrai par une porte entrouverte que je fermai derrière moi. Elle s'était allongée au centre d'un grand lit, sans prendre la peine de se vêtir pour la nuit. Et bien qu'elle me lançait des éclairs de ses prunelles bleues, elle était tout de même allongée sur le côté tournée vers moi dans une posture aguichante. Je n'y comprenais plus rien.

— Une nuit et vous partirez demain ?

Cette fois, c'était elle qui me prenait au piège, au piège des sens.

— Une nuit.

Suite à cette invitation, je me précipitai vers la couche, ôtant ma chemise et lâchant les bottes que j'avais gardées en main. Ne venait-elle de m'inviter à autre chose qu'une simple nuit de sommeil sous son toit ? Je posai la main sur sa hanche. Elle était d'une douceur à vous damner et je rêvais de parcourir sa peau nue et imberbe. D'un mouvement rageur, elle me tourna le dos. Finalement non, elle ne me proposait rien de plus. Très bien. Nous nous expliquerons demain.

Difficile de trouver le sommeil. Après tout, je m'étais joué d'elle, elle aurait pu tenter de se venger. Sans aller jusqu'à la soupçonner de tenter de m'étrangler durant la nuit, je pris tout de même garde à ce qu'elle s'endorme avant moi. Les fenêtres étaient demeurées ouvertes et un vent léger faisait danser les fins rideaux, je me levai. De son côté, elle n'avait pas bougé, mais ne dormait toujours pas. J'observai le petit jardin, nous étions à l'étage et d'ici, il était magnifique sous le ciel étoilé. Je me doutais que pareille splendeur devait avoir été dessinée pour combler la vue. A cette idée je me tournai et eut la même pensée pour ce corps assoupi.

Je m'étais laissé emporter il est vrai, et la voyant vulnérable, de trop taquiner la donzelle. Mais ne s'était-elle pas joué de moi ? Nous verrions demain et je n'aurai de nouveau que peu de scrupules à lui faire valoir mes droits si elle comptait de nouveau me faire faux bond et refuser de rendre mon argent.

Par ailleurs, cet héritage ne comptait-il pas quelques pièces rares ? Où les cachaient-elle ? Je descendis à pas de loup et dénichai quelques vitrines regorgeant de petits trésors, d'un masque funéraire posé sur un vaste meuble, de deux cimeterres accrochés au mur. Dommage que nos relations aient si mal démarré, je lui aurais bien proposé quelque chose. Alliant l'utile à l'agréable. Très bien, dès demain je m'excuserai de ma farce et lui soumettrais l'idée.

Je retournai me coucher, elle dormait enfin. Sa respiration était lourde et régulière. Je me tournai vers elle, admirant une dernière fois ses courbes gracieuses lorsqu'elle eut le geste inverse de tout à l'heure. Ses yeux fermés, le léger gémissement qu'elle émit tout en se pelotonnant contre moi m'incita à croire qu'elle rêvait. Elle m'enlaça de son bras libre et, d'un murmure à vous fendre le cœur, sanglota un nom tout en se pressant davantage contre moi : Henry.

Chapitre 11 — Adèle

Tu m'as tellement manqué.

J'étais de nouveau dans ses bras, sa chaleur me remettait du baume au cœur. *Où étais-tu ? Pourquoi m'as-tu laissée, si tu savais ce que j'ai traversé alors que tu n'étais pas à mes côtés !*

Je n'avais jamais vécu sans lui. Bien que ce ne fut pas tout à fait vrai, mais j'étais si jeune, ma vie avait réellement débuté lorsque je l'avais suivis dans ces contrées exotiques et passionnantes. Je me pressai un peu plus, son corps était ferme, musclé, différent. Diantre ! Ce n'était pas mon mari !

J'ouvris les yeux. Que faisait cet homme dans mon lit ! Qu'avions-nous… Non, nous n'avions rien fait et je me rappelai de tout. Il avait déboulé chez moi hier, scandant que je lui appartenait. Je le repoussai, le réveillant pour le peu brutalement, mais qu'importe, il avait assez profité de moi. Cela suffisait.

A peine m'étais-je écartée que son contact me manqua, plutôt que de me brûler lorsque j'étais dans ses bras c'était à présent que mon corps réclamait sa présence.

— *Good morning mylady*, fit-il tout en baillant.

Je me hâtai d'enfiler un peignoir de soie et revint vers lui, bien décidée à en découdre.

— Ecoutez, vous avez eu votre nuit, à présent cela suffit. Je vais vous rembourser, d'ici une heure vous aurez votre argent et partirez d'ici.

— C'est bien dommage, j'avais une proposition plus honnête à vous faire. Et puis, rien ne m'oblige à accepter votre rachat.

— Mon rachat ! Vous avez un de ces toupets !

— Allons calmez vous, belle dame. Je peux vous être utile, et vous aussi vous pourriez l'être pour moi.

— Je ne vois pas en quoi.

— Vous avez hérité de l'entreprise de votre époux et justement, je souhaite m'installer à mon propre compte. Et le destin vous a mis sur mon chemin.

— Vous ne comptez tout de même pas voler l'entreprise de mon époux sous prétexte que vous m'avez achetée !

— Je ne compte pas vous forcer non, je vous propose une association.

— Jamais de la vie !

Il se redressa et je détournai le visage avant que celui-ci ne s'empourpre à la vue de son corps athlétique.

— Ecoutez. Vous avez été enlevée parce que vous voyagiez seule. Et cela peut toujours se reproduire. Vous avez besoin d'une escorte, de quelqu'un capable de vous protéger. Et je suis cette personne. En échange, nous serons associés.

Je croisai les bras. Il espérait vraiment que j'accepte ! Jamais de la vie suite à ce chantage odieux dont j'étais l'objet. Le souci étant que jusqu'à nouvel ordre, j'étais bel et bien à lui. Il n'y avait aucune loi contrant cela ? J'étais citoyenen française, et lui britannique, ces lois ne s'appliquaient-elles pas uniquement aux autochtones ?

Je n'y répondis pas. Je doutais de vouloir totalement refuser car, au fond, il n'avait pas tort, si je pouvais me débrouiller seule pour les transactions, le côté sécurité m'échappait totalement. Et lui était tout de même militaire, il avait dû suivre de rigoureux entraînements. Voilà pourquoi il était aussi bien façonné.

— Je dois réfléchir, fis-je sans pour autant porter mon regard sur lui.

Du coin de l'œil, je l'aperçu qui se levait et s'habillait.

— Bien, en attendant, je demeure maître de ces lieux.

Il se dirigea vers la porte et poursuivi avant de sortir.

— Ainsi que de vous-même, jolie petite Adèle.

Je me précipitai vers le lit, attrappai un oreiller et le lui lançai à la tête, la ratant de peu.

Chapitre 12 — Thomas

Elle me faisait tantôt l'effet d'un petit chaton tantôt celui d'une tigresse. Je ne risquais pas de m'ennuyer avec elle. Gardant mes distances derrière la porte, je poursuivis la conversation.

— Adèle, pardonnez-moi si je vous ai un peu taquinée jusqu'à présent. J'étais en colère de vous savoir partie, croyant que vous vouliez me ruiner. Vous m'auriez plongé dans une situation très embarrassante, je n'ai même plus de quoi retourner à Londres. Mais faisons la paix et réfléchissez à ma proposition. Associés. Vous et vos connaissances, moi et mon savoir-faire militaire.

Elle ne répondit pas, je l'appelai de nouveau, espérant qu'elle se décide à répondre. La porte s'ouvrit en grand et elle apparut devant moi. La colère la rendait divinement attirante et les pans de son peignoir baillaient au point de me laisser apercevoir l'arrondi de ses généreux globes de chair.

— De plus, nos rapports peuvent outrepasser le contexte professionnel si vous le souhaitez. J'ai cru comprendre que vous étiez sans amant.

— Et je survivrai très bien sans, surtout quelqu'un comme vous. Je réfléchirai à votre proposition, mais je tiens à vous rembourser avant.

— Et moi je tiens à garder mes droits quelque temps encore.

— Vous êtes décidément impossible.

— Et vous moins bonne en marchandage que je le supposais, m'amusai-je à ses dépens. En attendant donc, j'aimerais un bon petit déjeuner ainsi qu'un nouveau séjour au hammam, avec vous bien entendu.

Elle haussa les épaules et je la suivis jusqu'à la salle à manger. Ses employés de maison devaient s'interroger sur ma présence. Il se murmuraient en anglais quelques questions bien légitimes sur ma présence dans cette salle et plus encore dans la chambre.

— Je suis pour l'heure, votre nouveau maître. Ayant acheté officiellement madame ici présente. Veuillez nous servir un petit déjeuner british je vous prie.

Ils se regardèrent, tous, effarés.

— Ne l'écoutez pas, le soleil a du lui frapper sur la tête. Mais s'il vous plaît, nous allons déjeuner en effet, et apportez nous du thé, Mary. Merci.

— Bien madame.

Ils se dispersaient, vaquant à leurs occupations et je posai mon séant sur l'une des chaises, de nouveau elle me toisa comme si j'avais enfreins les règles de la bienséance.

— Vous êtes assis à la place d'Henry.

— Mais Henry n'est plus là.

— Si vous comptez le remplacer…

— Vous y avez donc songé ?

Elle rougit jusqu'aux oreilles, sérieusement, elle y avait songé ? Quand cela ? En tentant de me tuer à coup d'oreiller ou en se pelotonnant contre moi tout en le pleurant cette nuit.

L'intendant arriva et timidement posa le journal près de moi. J'hésitai à le prendre. Mes affronts n'étaient destinés qu'à la taquiner, pas humilier la mémoire de son époux.

— Puisque vous vous auto proclamez maître des lieux, allez-y, lisez-le. Et racontez-moi les nouvelles.

Son air pincé laissait à supposer que ma présence l'insupportait, mais qu'elle me demande de lui faire la lecture, me laissait perplexe. En réalité, elle devait être face à l'un des plus grands dilemmes de sa courte existence.

Chapitre 13 — Adèle

Il se croyait chez lui, hé bien nous verrons s'il allait s'y plaire tant que cela. Je donnai des ordres pour le bain, demandant à ce que l'eau soit la plus froide possible. Et ne me présentai pas, me dissimulant derrière une large pilasse. Il y entra et je l'entendis pousser de petits cris de surprise. Il voulait un bain, qu'il se contente de celui-là ou quitte ma maison. Mais au bout de quelques instants, je n'entendis plus que des clapotis et pire que tout, il se mit à siffloter.

— Votre bain vous convient-il ?

— *Perfect* !

Il se moquait de moi !

— Avec cette chaleur, il me rafraîchit, c'est parfait. Venez, je voudrais que vous me laviez le dos.

J'étais piégée. Ou peut être pas, il se trouvait assez près du bord pour que je n'aie pas à descendre. Je m'agenouillai sur le rebord lorsqu'il me saisit et me plongea tout entière. Je hurlai, piquée par la fraîcheur de l'eau. Il me retint à bout de bras, m'empêchant de fuir tout en me maintenant en sécurité en dehors de l'eau avant d'enfin me relâcher.

— Je dois dire que je méritais cette petite farce, mais nous allons nous en tenir là.

Et en plus, cela l'amusait ! Il s'écarta et alla se poser à l'autre extrémité du bassin.

— J'aimerais que l'on reparle de ma proposition. Y avez-vous réfléchi ?

— Pas vraiment, mentis-je. Vous êtes vraiment un ancien militaire ?

— *Yes madam*.

— Et si j'accepte cette… association, vous me rendrez ma liberté ?

— Je vous rendrai votre liberté.

— Bien.

— Mais pas tout de suite.

Je soupirai. Il pouvait encore me mener en bateau longtemps.

— Admettons que j'accepte. Vous promettez de me protéger et de ne tenter quoi que ce soit d'autre ?

— Qu'entendez-vous par là ? Vous pensez que je pourrais abuser de vous ? C'est vrai que j'en aurais le droit.

— Vous l'auriez oui.

— Auriez-vous envie que j'abuse de ce droit ? s'amusa-t-il de nouveau.

— Ne dites pas de bêtises, fis-je tout en croisant les bras et me détournant.

Le feu avait envahi mes joues, inutile qu'il s'imagine qu'il me plaise un seul instant. Pourtant… son sourire, ses yeux plissés lorsqu'ils riaient, même l'écho de sa voix ou sa façon de se jouer de moi, tout me rappelait Henry. Cette constatation me troublait de plus en plus.

— *Well*. Je promets de ne pas abuser de ce droit, par contre vous devrez toujours suivre mes conseils. J'aimerais également que vous m'introduisiez dans ce milieu, vous devez avoir beaucoup de connaissances.

— Ce qui implique que lorsque vous m'aurez rendu ma liberté, cela fera de vous un concurrent.

— C'est à prendre ou à laisser.

Chapitre 14 — Thomas

Les choses évoluaient enfin. Je terminai de me baigner de mon côté, tandis qu'elle fit de même du sien. Difficile de ne pas l'observer. Elle était pourvue d'une grâce naturelle faisant de chacun de ses mouvements, une sorte de danse fascinante.

J'allai ensuite fureter du côté du bureau de son mari. Il y avait là des livres de compte, des coordonnées de clients et fournisseurs, d'autres adresses et je récupérai mon carnet dans mon bagage afin de prendre note de tout ce qu'il pouvait y avoir d'intéressant. Si il lui venait l'envie de changer d'avis, je ne sortirais pas d'ici sans quelques personnes à contacter.

Elle m'observait depuis un moment alors que j'occupais son siège, me servais de sa plume, lisais ses documents. Je m'attendais à l'entendre me houspiller mais elle n'en fit rien. Bien au contraire, elle sembla sortir d'un songe lorsque je lui demandai si elle attendait quelque chose.

— Non rien. J'imagine que vous avez trouvé des informations dignes d'intérêt. Je dois vous avouer que la recherche n'était pas mon domaine, mais j'ai appris à évaluer les objets.

— Et moi, je sais plutot bien marchander à ce qu'il parait.

— Vous pourriez être plus qu'un garde du corps.

— Un associé vous voulez dire ? Et nous pourrions partager les bénéfices.

— Avec une esclave ? fit-elle dans un haussement de sourcils.

C'était très aimable de sa part de me le rappeler.

— C'est vrai, vous êtes mon esclave. D'ailleurs approchez.

Elle roula des yeux et s'exécuta, preuve qu'elle acceptait ces conditions. A chacun de ses pas il me sembla qu'elle perdait en assurance.

— Plus près.

Elle fit un pas long jusqu'à mon fauteuil.

— Plus près encore, penchez vous.

Hésitante, elle m'obéit malgré tout. J'approchai mon visage du sien et elle ferma les yeux. A quoi était elle en train de penser à cet instant ? Que je comptais revenir sur ma décision ? Craignait-elle que je change d'avis et reparte sans honorer ma part de marché. Ce moment d'apnée signifiait-il qu'elle s'attendait à autre chose ?

— Je voudrais une tasse de thé, lui soufflai-je dans l'oreille.

Elle se redressa aussitôt. Le sang avait envahi ses joues. Devais-je conclure que ma présence provoquait autre chose que de l'antipathie ? Intéressant.

Chapitre 15 — Adèle

Il se jouait de moi. Il avait perçu mon émoi et s'en amusait. Il voulait du thé, il allait avoir son thé, et bouillant cette fois. Je lui servis moi-même et me reculai, tête basse telle une bonne petite servante. Je voulais surtout le voir lorsqu'il se brûlait la bouche.

Mais non, il prit sa tasse, huma les effluves de thé noir et la reposa.

— Je voudrais vous parler d'autre chose.

— Oui ?

— Un livre. Mon ami Miller m'a parlé d'une œuvre hindoue pour laquelle il y eut un litige entre lui et votre époux.

Il était au courant de cette affaire et me l'annonçait aussi sereinement !

— Un litige ? Vous appelez cela un litige ? Il m'a menacée ouvertement afin que mon mari cède et cesse la transaction. Vous appelez cela un litige !

— What ? Miller, vous êtes sûre ?

— Bien entendu que j'en suis sûre, je l'ai reconnu lors de la vente. Je craignais qu'il ne m'achète juste pour se venger de cet affront, il avait juré la perte de mon époux.

— J'avoue que je ne sais plus qui croire à présent. Il m'a raconté une tout autre histoire, que vous aviez dérobé ce livre.

— Cette histoire n'est que mensonge ! Je pourrais vous le prouver, mais pas ici. Nous sommes dans ma résidence secondaire, ces documents de la transaction de vente se trouvent à Bombay.

— Si je veux être certain, je dois donc vous accompagner là-bas.

— Je comptais y retourner de toute manière, du moins si vous m'en laissiez l'occasion.

— Alors nous irons à Bombay.

— Pas avant des mois, je venais de rater le bateau le jour où je fus enlevée.

— Vous faites erreur milady, il a été retardé. C'est pour cette raison que je suis encore au Caire et non en pleine mer. L'un des ravitaillements de charbon est arrivé à Mocha avec beaucoup de retard. Il devrait prendre la mer dans deux jours.

Mocha était la dernière escale sur la mer Rouge avant de rejoindre le golfe d'Aden puis la mer d'Arabie, direction les Indes. Et le bateau avait absolument besoin de combustible sous peine de tomber en panne. Je pourrais alors rentrer chez moi ! Et sous protection ! Je ne pus empêcher un

sourire de soulagement, ce qu'il remarqua. Profitant de l'occasion pour prendre ses aises et poser ses pieds sur le coin du bureau. J'avais comme l'impression qu'il commençait vraiment à se plaire dans son nouveau rôle.

Chapitre 16 — Thomas

Je poursuivis mes investigations dans cette vaste demeure, mais cette fois, je ne fus pas seul. Adèle me suivait partout et me voyant m'attarder sur une œuvre en particulier, vint à m'en faire l'historique. Elle semblait aussi passionnée que l'on pouvait l'être. Si d'aventure je souhaitais me lancer dans le commerce, je n'en connaissais pas tant. Elle me serait précieuse.

Son regard envers moi s'adoucit d'heure en heure et j'aimais la façon dont elle m'observait désormais. Rougissant lorsque je la prenais sur le fait. Si elle ne m'avait pas tendu délibérément un ou deux pièges depuis mon arrivée, j'en viendrais à imaginer que je ne lui étais pas si indifférent.

Notre relation n'en serait que plus solide si je devenais son amant. Qu'elle m'ouvre la moindre porte et je serais plus que ravi d'entrer. Alliant l'utile à l'agréable.

Je passai une seconde nuit à ses côtés. Elle dormit nue, comme si la chose était si habituelle chez elle, qu'elle en devenait normale avec moi. Et de nouveau je la trouvai blottie contre moi au réveil. Je devais me faire violence pour ne rien tenter.

Le jour du grand voyage arriva et ma compagne de route semblait bien plus joyeuse que les jours précédents.

— Puis-je vous poser une question miss ? Vous n'aimez pas vivre au Caire ? Vous semblez si heureuse de ce départ.

— Je n'ai rien contre l'Égypte, mais notre maison est à Bombay. Il est vrai que lorsque j'ai quitté la France, nous nous sommes d'abord installés ici. Au début, j'étais contre cette union et… et je n'étais pas très ravie de vivre en Orient. J'étais jeune et capricieuse, je crois que je lui en ai fait voir de toutes les couleurs.

— Vous lui avez fait préparer ses bains à l'eau froide, le thé encore bouillant et les mets trop salés également ?

Une autre de ses nombreuses petites farces afin de me signifier que je n'étais pas le bienvenu.

— Non, pas jusque là. Mais je refusais de dormir avec lui ou de lui parler autrement que pour exiger de rentrer en France. Et puis, des mois plus tard, nous avons pris le navire et là, je suis tombée amoureuse.

— De lui ?

— De lui, de la ville, de la vie qu'il m'offrait et que je refusais de connaître.

— Je tiens à m'excuser pour l'autre jour, lorsque… j'ai dit du mal de votre époux. Je pensais qu'il s'agissait d'un escroc vu ce que m'avait raconté Miller et que votre union n'avait pas été aussi heureuse.

— Vous êtes pardonné. Et rassurez-vous, je ne vous ferai plus de farces.

Chapitre 17 — Adèle

Ainsi, si je me m'étais montrée plus patiente, j'aurais pu prendre le bateau à vapeur et rentrer sans encombre. Mais je n'aurais certainement jamais rencontré Thomas Winter. Peut-être l'aurais-je croisé sur le pont. Nous nous serions échangés quelques mondanités, ses traits m'auraient certainement troublé tout autant. Mais ensuite ? Nous nous serions séparés une fois à bon port. M'aurait-il proposé de le revoir ? Aurait-il poursuivit sa route et moi, la mienne ? Nul ne pouvait le dire. Ce dont j'étais certaine, c'est qu'il était à mes côtés aujourd'hui. Par intérêt malheureusement.

Cette dernière nuit encore, je m'étais réveillée entre ses bras, rêvant de ma vie d'antan. Étrangement, il ne m'en fit jamais la remarque ni le moindre reproche. Je devais avouer que je le comprenais de moins en moins. Tout d'abord hautain, clamant que je lui appartenais, il se présentait aujourd'hui tel un gentleman. Un gentleman qui, certes, occupait ma maison, mais je préférais finalement qu'il reste ici plutôt que de retomber dans les filets de Miller et de croire à ses boniments.

Nous embarquâmes à bord de l'Enterprise, direction Bombay. C'était le bâtiment le plus moderne qu'il m'ait été donné de voir dans cette partie du globe. Thomas insista pour que nous partagions une cabine, je ne le contredis pas. Les lits étaient simples et séparés et je crus déceler une légère grimace lorsqu'il s'en aperçut. Apparemment nos nuits n'étaient pas pour lui qu'un moyen de pression ou d'affirmation, il y prenait goût. Tout comme moi.

Notre dernière escale comme prévu avant de prendre définitivement le large se situait à Mocha, lors du transfert de combustible à bord, il nous fut proposé de nous dégourdir un peu les jambes et de fureter sur le marché. Je ne pus m'empêcher, espérant y trouver quelques fruits à ramener à bord.

— Ne vous éloignez pas de moi, me conseilla mon protecteur.

Je ne risquais pas de commettre cette bévue, plus après la mésaventure qui m'était arrivé. Je pris son bras et remarquai qu'il souriait. Je ressentis une étrange fierté de me trouver ainsi à ses côtés. Il dégageait une certaine prestance, ayant trouvé puis adopté une canne que Henry chérissait tout particulièrement, et fit se tourner des dames en sa direction malgré que nous passions pour un couple tout à fait officiel.

Je m'arrêtai devant une échoppe et le lâchai le temps de palper quelques oranges lorsqu'un homme poussant une charrette à bras vint à passer. Il fut bousculé, perdit l'équilibre et déversa une partie de son chargement sur la terre sèche.

— Oh ! Un instant, je vais vous aider.

Thomas se précipita à son secours, l'aidant à redresser tandis qu'une femme vint à moi, tendant la main et balbutiant dans un langage régional que je ne compris pas. Je cherchai quelques pièces lorsque nous fûmes toutes deux poussées à notre tour. On tenta de me dérober ma bourse. Je la retins contre moi, la femme s'en mêla. Il s'agissait d'un traquenard, à quelques mètres, d'autres touristes se faisaient également malmener afin d'être détroussés.

— Thomas ! criai-je alors que lui-même était assailli.

Il se servait plutôt habilement de sa canne, rossant ces bandits tout en revenant vers moi, il fit bouclier.

— Restez bien derrière moi. Ils sont nombreux, j'espère que quelqu'un a averti les autorités.

Certains passagers coururent à bord, et quelques instants plus tard, ce fut le personnel du bateau lui-même qui parvint à faire fuir les voleurs. La rixe se dissipa, laissant le petit marché dans un triste état et les voyageurs molestés. J'étais accrochée à sa veste et du faire un véritable effort pour m'en défaire.

— Adèle ? Tout va bien ?

— Je crois que oui, grâce à vous.

— Remontons à bord.

Mais avant je me précipitai entre ses bras, j'avais eu si peur. Peur pour lui également.

— Je vous l'avais dit, nous sommes désormais associés et je vous protégerai. Vous me croyez à présent ?

Chapitre 18 — Thomas

L'immeuble avait tout du charme hindou et du confort anglais, je me sentais comme chez moi et compris aisément pourquoi Adèle tenait tant à revenir ici. Il y faisait plus frais, accueillant et une verdure luxuriante me tendit les bras dès l'entrée. Nos sacs furent montés à l'étage après qu'elle eut elle-même demandé à ce qu'ils soient posés dans notre chambre.

Ici, les domestiques étaient des autochtones et non des Européens, et ne bronchèrent même pas en me voyant l'accompagner.

— Puis-je visiter ?

— Je vous en prie, je vais me changer.

Quoique cette possibilité d'assister à un nouvel effeuillage m'attirait plus encore. Durant tout le trajet, elle s'était tenue à dissimuler ses merveilles sous une odieuse robe de nuit tandis que nos lits étaient séparés. Je ressentais comme un manque que j'espérais bientôt combler.

Un jardin ombragé où une fontaine — que dis-je, un véritable bassin — avait élu domicile s'offrait à ma vue à l'arrière de la maison. Un coin accueillant, jonché de bancs, de statues et d'un petit salon où prendre le thé. J'inspirai profondément, des senteurs fleuries et musquées me firent tourner la tête, raviver mes sens. Et mon côté romanesque estima que cet endroit était l'un des plus propices à l'amour que j'avais connu.

Adèle revint vêtue d'un sari bleu et or lui dénudant les bras et le ventre. Je préférai ce type de vêtement à ceux trop stricts qu'elle portait en Égypte.

— Namaste, fit-elle en se courbant, les mains jointes. Vous pouvez vous servir dans la penderie de mon époux si vous souhaitez vous mettre à l'aise. Je vais demander à ce que l'on prépare une collation.

Je cherchai donc cette fameuse chambre et l'on m'indiqua une pièce à l'arrière de la maison. J'ôtai mon costume, profitai d'un broc d'eau pour me rafraîchir et trouvai des habits plus légers et confortables que les miens. Cet Henry disposait de divers costumes occidentaux très chics, de bottes, chaussures, chapeaux et ô bonheur, de tenues typiques de la région. J'enfilai un sherwani, cette chemise aux multiples boutons portée sur un pantalon léger. Étonnement, je remarquai que son époux et moi avions la même carrure ainsi que la même taille alors que je faisais tout de même six pieds et trois pouces*, ce qui n'était pas dans la moyenne.

Lorsque je revins, elle était sagement assise sur le rebord de la fontaine, et laissait vagabonder sa main dans l'eau claire. Sa bouche dessina un o de surprise lorsqu'elle me vit. Je tournai sur moi-même.

— Est-ce que cela me va ? Votre époux possédait des goûts sûrs, mais étrangement, nous sommes du même moule, ils me vont comme un gant.

— Oui… oui en effet, vous vous ressemblez beaucoup.

Ses traits se figèrent en une étrange grimace, je crus qu'elle était prête à sangloter sous mes yeux. Avais-je commis une erreur en choisissant cet habit ? Le souvenir de son époux était partout ici, dans les moindres fibres, la moindre feuille d'arbre. Et pourtant elle s'obstinait à vouloir vivre dans son souvenir.

— Je ne voulais pas vous troubler, excusez-moi.

Elle n'ajouta rien et préféra quitter le jardin ainsi que ma présence jusqu'au dîner.

(*) Six pieds et trois pouces, sauf erreur fait un mètre quatre-vingt-treize.

Chapitre 19 — Adèle

J'aurais dû être heureuse, j'étais chez moi. Mais ce bonheur s'en trouvait troublé par un homme. Thomas ressemblait à Henry tout en étant différent. Et je savais que lorsque je laissais place à mes songes ces deux hommes se confondaient à tel point que j'en oubliais tout pour me blottir dans ses bras à lui.

Les domestiques étaient dans leurs appartements, à moins qu'un incendie éclate, ils ne réapparaîtront pas, nous étions seuls dans le reste du bâtiment. Je repris mes habitudes, celles d'avant mon veuvage et me délestai de mon sari pour me plonger dans le bac du jardin. Il était suffisamment vaste et profond pour y faire quelques mouvements. Henry m'avait appris à nager bien que cela lui arrivait rarement de se joindre à moi, préférant me contempler. Avec lui, j'avais appris une forme de sensualité bien différente de celles des autres femmes d'occident, celles d'attiser son intérêt, de nourrir son désir sans pour autant consommer.

Thomas devait me chercher, car je m'étais éclipsée peu après le repas, il me trouva enfin et au fond, j'espérais qu'il le fasse. Quel que soit mon avis sur la question, il le remplaçait peu à peu.

— Ce que j'apprécie chez vous, c'est que vous n'êtes pas avare de me faire profiter de vos charmes. Mais je crois que je serais jaloux si vous laissiez ce privilège à d'autres.

— Détrompez-vous, je suis terriblement pudique d'habitude.

— Ai-je donc droit à une sorte d'exclusivité ?

— Vous l'avez.

Je me laissai doucement flotter, laissant ma poitrine pointer hors de l'eau, son regard en dit long sur ce qu'il pouvait ressentir et je me sentis fondre du désir qu'il se jette à l'eau avec moi et m'enlace.

— Vous savez, ce fameux livre dont votre ami vous a parlé, la cause de ce prétendu litige.

— Oui ?

— Vous ne m'avez jamais demandé de quoi il était question.

— En effet, et quelque chose me dit que cela peut être fort intéressant maintenant que vous le mentionnez.

— Il s'agit de l'un des sept tomes d'un livre très ancien écrit par un certain Vâtsyâyana Mallanâga. Ces livres étaient des guides destinés à l'attention des femmes et de leurs époux. Il

décrit les manières de se comporter en société et dans l'intimité. Ce tome en particulier contenait tout un chapitre sur…

J'avais capté son attention et revint au bord, me tenant sous lui.

— Vous devriez le lire Thomas. S'il vous plaît. Il n'a d'ailleurs jamais été traduit excepté une fois, par un ami de mon époux, je crois. C'est cette traduction qui intéressait Miller. Il comptait l'introduire discrètement dans les salons mondains de Londres ou de Paris, il aurait tout autant choqué que ravi ses lecteurs.

— Intéressant. Et vous-même, l'avez-vous lu ?

— Dans son entièreté.

Il tira sur son col, il devait avoir chaud soudainement et il y avait de quoi. Mais jamais autant que lorsqu'il découvrirait de quoi parle cette œuvre. Certaines descriptions m'avaient enflammée moi aussi. Me transmettre ce livre faisait partie des étranges dernières volontés de mon époux et je commençais à comprendre pourquoi.

— Si vous le souhaitez, je peux vous les fournir. Vous l'étudierez avec attention ? Promettez-le-moi.

Chapitre 20 — Thomas

Étais-je en train de prendre mes désirs pour des réalités ou m'invitait-elle à la rejoindre tout en prétextant de me parler de ce livre ? J'en eus une bouffée de chaleur. Elle se tenait nue à quelques pas de moi. J'avais du mal à résister. En amour, je n'étais pas très patient d'habitude. Et après m'avoir fait endurer mille frustrations, elle venait de faire tomber le dernier rempart qui m'empêchait encore de me jeter sur elle. J'ôtai ma tunique ainsi que le bas, et la rejoins. L'eau fraîche ne me calma pas le moins du monde. Elle s'était écartée et je m'approchai, exécutant un faux mouvement de brasse puisque j'avais pied. Elle me tourna le dos et s'immergea telle une sirène, prenant soin à ce que son charmant postérieur atteigne la surface avant de disparaître. Elle provoquait mes sens.

L'eau n'était pourtant pas assez profonde pour la perdre de vue, mais j'avais pour excuse qu'il faisait sombre à cette heure. Quelque chose me frôla, je me tournai et elle apparut devant moi. Cette fois, je ne la laisserais pas partir. Cette fois, elle serait à moi.

Je la capturai, la gardant entre mes bras, son corps pressé contre le mien et cherchai ses lèvres. Elle se désista, tournant la tête.

— Non.

— No ! Why ? Est-ce une nouvelle façon de me tourmenter pour cette affaire d'enchère ? Qu'attendez-vous donc de moi Adèle ?

— Et vous, que voulez-vous ?

À défaut de ses lèvres, j'embrassai son cou. Je la sentis se pâmer entre mes mains. Non elle n'était pas indifférente à cela, elle en avait envie tout autant que moi alors pourquoi encore me le refuser. Je la pressai un peu plus, plaquant mon ventre contre le sien, lui signifiant la fougue dont j'étais capable afin de la combler. Elle me repoussa avec douceur.

— J'ai… j'ai laissé ces documents sur le bureau de mon mari, fit-elle pour toute explication avant de quitter le bassin.

Elle profitait bien trop de ma bonne moralité, elle me rendait fou. Et quelle importance ces papiers ? Je m'immergeai et sorti à mon tour. Puisqu'elle y tenait tant, allons-y. Je revêtis uniquement le pajama, le bas de ma tenue, et me dirigeai vers le bureau.

En effet, un livre ancien était posé sur le bois verni, des myriades de feuillets glissés à chaque page dépassant de la tranche. J'ouvris à la première note et dus m'asseoir. La gravure que j'avais sous les yeux était plutôt équivoque et j'entamai la lecture du premier feuillet écrit à la main. Il s'agissait d'un guide à l'usage des dames et de leurs époux en effet, initiant à l'art des baisers, des caresses et bien d'autres choses. Curieux, je tournai plusieurs pages. Des positions pour le moins charnelles décrivant tous les avantages et le plaisir que l'on en tire. La sensualité à l'état pur. Si je m'attendais à cela !

Cette lecture tout autant inopinée que fascinante et me garda éveillé bien plus tard que je ne l'avais prévu. Je lu scrupuleusement, des images plein la tête et le désir me tenant solidement compagnie.

Lorsqu'au milieu de la nuit, troublé par tant de science je la rejoins dans son lit, elle dormait profondément. Je la laisserais en paix cette fois encore. Et puis, ce n'était pas de moi qu'elle rêvait. Comme chaque nuit, elle se tournerait vers moi, m'enlacerait et prononcerait son nom. Quel homme chanceux décidément, y compris par delà la mort.

Excepté que cette fois, le prénom qu'elle prononça fut tout autre. Ce fut le mien.

Chapitre 21 — Adèle

Il n'était pas dans le lit lorsque je m'éveillai. Pourtant j'étais certaine qu'il m'y avait rejoins. Il n'était pas non plus dans le jardin à prendre son petit déjeuner lisant un journal anglais. Je le trouvai dans le bureau d'Henry, penché avec intérêt sur ce fameux guide.

Ainsi ces textes l'avaient conquis. Il avait l'air si concentré que cela le rendait plus désirable. Surtout devinant ce qu'il pouvait imaginer tout en lisant.

— Ce que j'aime, entre autres choses, c'est la philosophie qui s'en dégage. A savoir que l'acte peut avoir une toute autre dimension que purement physique, qu'il absous le sentiment de lassitude et préserve la passion, fis-je tout en m'avançant lentement.

Je posai mes mains à plat sur le bureau, face à lui, me courbant suffisamment afin qu'il profite de la vue sur l'arrondi de ma poitrine. Il prit le temps de les contempler avant de se porter sur mes yeux.

— En effet, qui plus est, je n'avais jamais vraiment accordé autant d'importance à ce qu'il nomme les préliminaires. Sans doute que mes partenaires ainsi que moi-même étions trop empressés. Et aujourd'hui je le regrette. Mais toute théorie n'est utile que si elle peut être mise en pratique, qu'en pensez-vous ?

— Je le pense moi aussi. Mais il ne faudrait pas omettre un point crucial. La confiance. Il est important d'être en confiance afin que l'abandon soit total. Et aimer, c'est accepter de s'abandonner.

Je tâchai de soutenir son regard, son sourire satisfait de ma réponse me fit chavirer.

— Vous ne me faites pas confiance, conclut-il.

— Et vous ?

— Je suis prêt à prendre le risque. Aimer n'est-il pas risqué ? D'être repoussé, incompris, voir même trahis.

Ce que j'aimais sa façon de penser. La peur de l'abandon, ce devait être cela qui me retenait d'être plus audacieuse. Ainsi que l'affection qui me retenait à mon époux, l'impression de lui manquer de respect. Mais tout mon être, cœur et corps y compris, ne souhaitait qu'une chose. Me retrouver de nouveau entre ses bras et m'abandonner.

Chapitre 22 — Thomas

Je ne voulais pas me précipiter, je poursuivis ma lecture, complotant en silence sur ce que je m'apprêtais à faire dès que les serviteurs auraient repris leurs quartiers. Au moment du dîner, juste avant de la rejoindre à table, j'étais parvenu à lui glisser.

— Rendez-vous à la fontaine ensuite ?

— Il y a également un petit bassin derrière un rideau de la chambre, vous aimerez beaucoup.

Voilà qui m'allait tout à fait.

Elle dîna tout en me dévorant des yeux entre deux bouffées de réserve. Et je parvins à peine à picorer le contenu de mon assiette tandis que nous attendions l'heure. Elle quitta la table la première et je lui laissai quelques minutes d'avance, rongé d'impatience. Il ne fallait pas, ne venais-je pas d'apprendre que la patience était une vertu extraordinaire, faisant partie du jeu de l'amour, décuplant sa force ?

Non je n'y tenais plus, je serais le plus patient des hommes une fois qu'elle serait contre moi et me dirigeai tout droit vers la chambre. Je refermai derrière moi, quelques bruits d'eau m'accueillirent et sans attendre, je me délestai de tout vêtement avant de la rejoindre dans ce bassin à demi dissimulé derrière un épais voilage. Certes plus petit, mais idéal pour nous deux. Je ne l'avais pas encore remarqué, mais cette pièce me semblait pourvue de quantité de secrets. Des tapisseries aux rideaux, que dissimulaient-ils d'autre ?

— Voulez-vous que je vous lave le dos ? demanda-t-elle mutine, hésitant encore à couvrir ses charmes.

— Non, je voudrais juste t'observer.

Pauvre fou, qu'avais-je dit ! Je repoussai ainsi le moment tant désiré de toucher sa peau, de la sentir. Je devais être sage encore un moment et me délecter de tout ce que mes sens me permettraient de capter d'elle. Ainsi m'avait conseillé le livre des plaisirs.

Prise au dépourvu sans doute, elle s'exécuta pourtant et opta pour ses propres mains plutôt qu'un accessoire de bain, versa un liquide moussant dans le creux de sa paume avant de s'en enduire le corps, débutant par le cou et les épaules.

La coquine insista sur l'arrondi de ses seins, je la soupçonnais emplie de fierté pour ce qui était de leur taille, ou était-ce son chanceux époux qui lui avait confié à quel point ils pouvaient rendre un homme fou ?

Étrange jeune femme, sensuelle et intimidée à la fois, osant me toiser jusqu'au plus profond de mes iris puis détourner le regard. Ses propres caresses empourpraient ses joues, alourdissaient sa respiration. Et moi, je ne tenais plus.

Je passai derrière elle tandis qu'elle m'observait du coin de l'œil, sans oser bouger et m'installai confortablement, les cuisses autour de ses hanches. Je me collai à elle, mon torse contre son dos. Mes mains impatientes rêvaient de toucher à ses trésors et pourtant, j'évitai sa tendre poitrine. Je caressai ses bras, son ventre, effleurai son cou de mes lèvres. La faire languir non pas pour me venger de toutes ses petites farces, mais pour que lorsque viendra le moment, celui-ci soit tant attendu, tant désiré qu'il n'en soit que meilleur.

Moi-même, j'avais du mal à me contenir, me focalisant uniquement sur elle, sa respiration, ses doux gémissements, ses mouvements lascifs lorsque j'approchai de ses mamelons. Non, pas encore, cela viendra.

Il y avait cependant un point que je devais éclaircir avant de poursuivre.

— Lors des enchères, l'on t'a annoncé vierge. Est-ce le cas ?

Elle me répondit par la positive, dans un mouvement de tête.

Comment… oh autant ne pas savoir. Être le premier me remplit d'un nouveau feu, et je m'appliquai alors qu'enfin je lui offris la caresse que tout son corps me quémandait, palpant ses seins, taquinant ses tétons. Je la sentais fondre contre moi, plus excitant encore que de la posséder sans attendre.

Haletante, elle tourna son visage vers le mien et je profitai qu'elle s'abandonnait pour embrasser ses lèvres. Elle ne me repoussa pas, vint d'ailleurs très bien cueillir les miennes et nos langues se mêlèrent en un baiser florentin, préférant prendre le temps de se découvrir tout comme j'allais découvrir son corps.

Chapitre 23 — Adèle

J'en oubliais qui nous étions, où nous nous trouvions, seules les sensations de ses mains caressant ma peau, de ses lèvres me dérobant mille baisers comptaient. L'eau rafraîchissait nos corps, mais ne pouvait rien contre l'embrasement qui avait pris naissance au creux de mon ventre. Lentement il me tourna vers lui. J'enroulai mes jambes autour de ses hanches, assise sur ses cuisses. Je me sentais émue de lui faire face, si ouverte et si proche. Sa grande taille lui permettant de m'embrasser de nouveau, glisser jusqu'à mon épaule et m'inciter à me pencher vers l'arrière afin de goûter à ma poitrine.

Je craignais qu'il soit trop empressé de me prendre, omettant ainsi tout ce qu'il aurait pu découvrir entre les pages du livre. Au contraire, il s'appliquait à les suivre, sans doute comme l'aurait fait tout Occidental peu habitué à la culture hindoue. Teinté d'impatience, de gestes trop précis par peur de mal faire. Et cela m'allait très bien.

Si je n'avais jamais vraiment compris pourquoi Henry tenait tant à cet ouvrage, j'en comprenais aujourd'hui la valeur pour un couple s'éveillant l'un à l'autre.

Il m'incita ensuite à me relever, tentant dans un premier temps de me garder contre lui tout en effectuant cette manœuvre. Je le sentis en légère difficulté lorsqu'il se redressa, à la force de ses cuisses, son pied dérapant sur le fond du petit bassin. Et j'émis un léger rire, à la fois amusée par la situation et heureuse de cette tentative. Toujours agrippée à son cou, les jambes croisées dans son dos, je ne souhaitais pour rien au monde me décoller de lui. Il m'allongea au centre de notre lit et vint se placer au-dessus de moi, à califourchon afin de poursuivre son exploration.

Son attention toute particulière envers ma poitrine me faisait découvrir une autre part de moi-même, capable d'aimer et de réclamer ce contact tendre et incessant. J'offrais mes seins en pâture à sa bouche et à ses mains, me cambrant et bombant le torse, maltraitant les draps de satin.

Contre mon ventre, un membre qui me semblait être de belle taille tentait une incursion tout en douceur entre mes cuisses. Par jeu, mais également par la faute de cette position qu'il avait délibérément choisie, je ne pus que les tenir jointes sans les presser. Il parvint à l'y glisser, la moiteur qui y régnait l'aidant à se mouvoir sans peine. Thomas entama de lents va-et-vient, se frottant contre ma vertu et me faisant découvrir un autre délicieux supplice. Moi qui craignais de souffrir par la présence de sa virilité en moi, je me surpris à la réclamer en silence. Mais il tint bon et ses

grognements d'homme satisfait contre mon sein m'assurèrent qu'il y trouvait tout autant plaisir que moi.

Chapitre 24 — Thomas

Je ne pourrai plus jamais me passer de ce corps endormi contre le mien. De cette respiration, discrète et régulière et de sa chaleur, de son parfum de femme. Bien que… pas si endormi cette fois. Elle remua, gémit doucement et leva les yeux vers moi.

— Étais-je à la hauteur de ce que tu espérais ?

— Pas mal, mais je trouve qu'il manquait quelque chose.

Je savais qu'elle plaisantait à moins de me reprocher de ne pas lui avoir dérobé sa vertu. Je fis mine de m'offusquer tout en explosant de rire ensuite. Je la retournai sur le dos et envahi son cou de baiser, m'attaquant ensuite à ses côtes, les mordillant tendrement bien décidé à ce qu'elle retire ce qu'elle venait d'affirmer.

— Je n'en avais pas terminé.

Je pris la direction de son ventre, un peu empressé peut être, je ralentis. Embrassant et pinçant entre mes lèvres, l'intérieur de ses cuisses, m'approchant tout en évitant soigneusement les parties les plus sensibles.

Je l'entendis soupirer et souris de la faire languir. Son bassin se mouvait, tachant de me faire échouer dans mon entreprise et que j'en vienne enfin à caresser de ma langue ce qu'elle souhaitait. Je mis fin à son attente.

Je massai ses cuisses, son ventre jusqu'à ses seins. Elle posa ses mains sur les miennes et nos doigts se mêlèrent. Ne me lâchant plus, je pouvais ressentir de légères pressions, plus intenses lorsque je touchai son point sensible du bout de la langue, et entrepris de le taquiner, quitte à ce qu'elle empêche le sang d'atteindre mes premières phalanges.

Outre cela, sa façon de respirer m'indiquait tel un baromètre du plaisir, combien m'attarder ou s'il me fallait poursuivre sur une autre voie. Une image se forma dans mon esprit, tout autant que ma virilité qui se rappelait sans cesse à moi, trop habituée à des jeux plus courts, à une jouissance trop vite acquise.

Je la laissai sur le dos, telle une petite chatte au soleil, elle s'étira et ondula voguant dans une semi-conscience. Était-ce le bon moment pour lui prendre sa vertu ? Pas encore. Il était conseillé de laisser une jeune vierge s'habituer quelques jours durant à ces nouvelles sensations avant de la prendre. Qu'elle ne s'effraie pas de la chose ni ne la repousse. Bien qu'Adèle ne se montrait pas aussi

farouche, elle ouvrit les yeux et ceux-ci se dirigèrent vers cette partie de moi qui rêvait de la combler.

Chapitre 25 — Adèle

À genoux entre les miens, j'imaginais aisément ce que souhaitait Thomas. Et ce que je voulais encore repousser. Mon corps pas encore rassasié me poussait vers une autre découverte, le sien. Je le détaillai du regard avant de me redresser et de venir contre lui, face à face j'entrepris de caresser son torse. Palper ses pectoraux, le faire sourire de léger chatouillis et vint presser mes lèvres sur sa peau. Elle était chaude, au goût de sel et d'autres saveurs qui n'appartenaient qu'à lui.

Je me penchai et parcouru son ventre de la pointe de la langue, le sentant frémir. Il était intéressant de voir à quel point cela pouvait être gratifiant de provoquer ce genre de réaction sur un homme de cette trempe. Et j'étais bien décidée à poursuivre et le découvrir fébrile.

Je me positionnai face au membre tendu. Je n'en étais pas à mes premières tentatives à ce niveau, mais jamais sur une verge en aussi bonne forme, cela m'impressionna sur l'instant. Mais la nature était habile et je savais qu'il était fait pour moi. L'ouvrage ancien que nous possédions stipulait par ailleurs les façons de faire afin que chacun y trouve du plaisir, quelle que soit la taille de ses attributs. Ce n'était pas très romanesque comme façon de concevoir les choses, mais cela contribuait à s'aimer sans crainte de mal faire.

Pour introduction à cette découverte, je vins lécher le gland de sa virilité tendue. Il lâcha un soupir de complaisance qui m'incita à poursuivre. Je le pris d'une main, et le fit tourner contre mes lèvres avant de l'embrasser. Ma langue en fit le tour, se pressant doucement et sa paume se posa sur mon épaule, exerçant de petites pressions, témoins du plaisir qu'il ressentait.

Je jouai un moment avec cette extrémité ronde et sensible, lubrifiant son membre avant de l'ensevelir et d'imiter le doux va-et-vient qu'il me réservait. Je ne voulais pas faiblir et tenir jusqu'à l'extase, je le sentais se tendre et se détendre. Sans doute aurions-nous dû adopter une position plus confortable pour lui, je regrettais de ne pas y avoir songé.

Mes mains ne demeurèrent pas inactives, l'une ayant l'audace de reposer sur l'une de ses fesses, afin de garder mon équilibre autant que profiter de son contact, l'autre caressant sa cuisse avant de malaxer ce drôle de petit paquet de chair par dessous. L'effet se fit ressentir, ses doigts se crispèrent, il les relâcha, conscient qu'il pouvait me faire mal, posa plutôt ses mains sur ma tête et je levai les yeux vers lui. Il me fixait, haletant. Cette vision provoqua un écoulement de lave en moi.

Il sourit, vint me voler un baiser empli de passion et je le tirai afin qu'il s'allonge. Je voulais encore le sentir me dévorer et le couvris de mon corps, m'installant tête-bêche avant de le reconquérir. Il avait dû prendre connaissance de cette caresse si intime que la pensée seule pouvait inciter à l'onanisme. Habile autant que gourmand, il me procura autant de plaisir que je le fis moi-même. Jusqu'à l'orgasme salvateur.

Chapitre 26 — Thomas

Je n'avais jamais osé espérer profiter un jour de cette pratique. J'étais ravi qu'Adèle eut l'exquise audace de me le proposer. Elle était allongée en travers du lit, la tête posée sur ma cuisse et voguait dans une contrée inconnue, jouant nonchalamment avec sa chevelure.

— A quoi penses-tu, ma chérie ?

— A toi, à nous. Aux excuses que je te dois pour avoir tenté de t'ébouillanter, de t'empoisonner et tant d'autres.

— Il en aurait fallu plus pour me faire fuir, riai-je.

— C'est vrai, tu as connu la guerre et les conflits. Étais-tu depuis longtemps dans la marine ?

— Depuis pratiquement toujours, je suis devenu mousse à l'âge de douze ans, puis je me suis directement engagé.

— C'est très tôt !

— Certes, mais cela me fit grandir très vite et je découvris d'autres cultures, d'autres pays. J'ai eu l'opportunité de faire quatre voyages jusqu'aux Indes. Sans cela, je n'aurais jamais songé à m'installer ici. Et je ne t'aurais jamais connu. J'ai pour habitude de ne jamais rien regretter.

— Tu as cette chance, fit-elle nostalgique.

— D'ailleurs, nous pourrions reparler de ce que tu me promet depuis le jour de notre rencontre.

— Ton argent ! Veux-tu déjà me quitter ? s'enquit-elle tout en se redressant, inquiète.

— Non rassures-toi, je voudrais juste commencer à songer à mon projet.

Elle se roula sur le ventre, posant sa joue sur mon ventre. Ses cheveux chatouillaient délicieusement mes bourses.

— Auras-tu toujours besoin de moi ?

— Plus que jamais.

— Alors je te présenterai aux amis de mon époux, à ceux qui pourront t'apprendre et te soutenir. Tu pourras disposer de son bureau.

— Et de ses affaires ? la taquinai-je.

Elle sembla légèrement contrariée, je me devais de la rassurer.

— Je ne souhaite pas voler ce qui t'appartient, je veux y parvenir par moi-même. Mais avec ton aide, j'aurai quelques prétextes pour continuer à loger ici, plaisantai-je. J'ai encore tant de choses à explorer, et je ne parle pas que de ce pays, mais bien de celle qui se trouve dans ce lit.

Chapitre 27 — Adèle

Dès lors, j'introduisis Thomas Winter dans l'univers qui m'avait moi-même accueilli trois années auparavant. Il est vrai que seule, l'on ne m'accordait pas toute la confiance que l'on octroyait à mon couple. J'avais pu m'en apercevoir lorsque je repris les affaires de mon époux, les parlementations étaient bien plus rétives. Avec la présence de Thomas, nos interlocuteurs se détendirent bien vite. Comme si ma présence les mettait dans l'embarras. Car non seulement j'étais née femme, mais Française. La Compagnie française des Indes orientales ne possédait plus aucun droit de commercer dans le sous-continent depuis très longtemps, craignaient-ils que je leur fasse faux bond et n'aille convenir de contrats illicites ? La présence de mon amant et protecteur se révélait décidément salutaire. Et pourtant, il en connaissait moins que moi en la matière.

Du moins, pour le moment, car il était véritablement passionné d'histoire et tentait de rattraper ses lacunes. La bibliothèque de notre maison l'y aidait beaucoup vu le manque d'établissements d'envergure de ce genre à Bombay. Mais Henry avait eu la bonne intuition d'y laisser des ouvrages en anglais ainsi que ses notes. Ceux-ci, à l'image du livre de Vâtsyâyana occupaient près de deux fois leur place en épaisseur tant ils en étaient remplis.

Je pensais qu'il avait tout laissé pour moi, mais je me rendais compte aujourd'hui qu'ils étaient entre de bonnes mains.

Il passa ainsi ses heures à s'instruire, courir auprès de toute connaissance capable de le documenter. Il s'en fit de nouvelles bien plus facilement que je n'y serais parvenue. Et je ne pouvais que l'admirer tel que j'avais admiré l'homme qui fut dans mon cœur avant lui.

L'heure du dîner sonna et je vins l'en avertir, me penchai à son oreille alors que lui-même l'était sur ses cahiers de notes.

— J'espère que tu as faim ?

— Est-ce le repas dont je sens les parfums depuis les cuisines ou de toi qu'il s'agit ? sourit-il.

— Il faudra venir pour le savoir. Que fais-tu ?

— Hé bien j'ai longuement discuté avec Jackson tout à l'heure. Tu sais ? L'américain. Il m'a parlé d'un lieu de fouille près de Gizeh. Il est possible d'investir afin d'en tirer des bénéfices. J'ai également écrit une lettre au British muséum que je posterai demain.

— À Londres ?

— Oui, j'espère pouvoir faire affaire avec eux si d'aventure, nous découvrons quelque chose.

— Tu sais que ce genre d'entreprise est parfois vouée à l'échec, beaucoup d'endroits ont déjà été pillés lorsqu'on les découvre.

— Oui, mais c'est un risque à prendre. Et mon intuition me dit de foncer.

Je me penchai sur ses notes manuscrites. C'était étrange, ses voyelles étaient formées comme celles d'Henry, mais son écriture était plus droite et moins travaillée.

— Termine vite, fis-je tout en embrassant son front. Je t'attends.

Chapitre 28 — Thomas

Plutôt que l'intuition, ce fut un document pour le moins étrange qui m'avait mis sur la voie. Laissé par l'ancien maître des lieux et rédigé comme l'auraient fait certains sages antiques, à l'envers, m'obligeant à me tenir devant un miroir pour en découvrir le sens.

Henry me faisait là un cadeau incroyable. À moi et non à son épouse puisqu'il s'adressait à un homme. Devait-il se douter qu'un beau jour il serait remplacé et que celui bénéficiant de cet honneur devait permettre à sa chère et tendre de ne jamais souffrir de rien ? Cette lettre me confiait de me fier aux fouilles faites en terre d'Égypte et lorsque ce Jackson, pourtant refoulé par tous, vint me voir pour parler de trésors et d'investissements, je compris qu'il s'agissait d'un signe qu'il m'envoyait depuis l'au-delà.

Les marins pouvaient se montrer très superstitieux, je ne faisais pas exception.

Je rejoignis Adèle, des projets plein la tête et la retrouvai nue dans notre lit. Je la contemplai un instant, allongée sur le côté, puis elle se tourna sur le dos et je laissai de côté mes rêves d'avenir pour satisfaire ce corps qui me réclamait.

J'aimais la dévorer, lentement, laissant monter le plaisir à son paroxysme, le laisser stagner, redescendre et reprendre de plus belle. Je levai ses cuisses, les tenant jointes et la suçai par dessous. Je la sentais à deux doigts de me supplier d'achever cette douce torture, de la libérer dans un orgasme resplendissant. Je n'en fis rien.

Il était temps, je la savais prête, habituée à nos corps nus, à notre intimité, à tout me montrer, tout m'offrir. Tout comme je la savais conquise en dehors de notre lit lorsqu'elle se penchait vers mes notes ou m'observait, l'air satisfait quand je m'abreuvais de conseils.

Je la sentais confiante et je souhaitais me mouvoir en elle. Elle me questionna du regard alors que je me redressai à genou. J'écartai ses cuisses, me pliai et happai ses mamelons tout en lui susurrant combien elle était exquise.

Mon corps lui, savait très bien ce qu'il avait à faire, mon membre se plaça de lui-même glissant doucement en elle. Je la sentis se contracter sous moi et l'embrassai alors que j'approfondissais l'exploration. Il fallut un léger coup de reins afin qu'elle soit entièrement à moi. Elle gémit, enfonça ses doigts dans mes côtes, serra ses cuisses autour de mes hanches. Tendue, elle se relâcha peu à peu alors que j'allai et venai lentement en elle.

Sa demande était si forte qu'elle se mit à gémir et non se plaindre, croiser ses pieds sur le bas de mon dos tout en se cambrant, m'emprisonnant de ses bras. Je quittai sa bouche, embrassai son cou, léchai sa poitrine avec effort vu son étreinte.

Je ne me faisais point d'illusion, s'il m'avait été possible de la porter aux septièmes cieux par des caresses de mes lèvres, cette façon serait moins certaine. Son ventre étroit, ses soupirs, ses étreintes eurent raison de moi et c'est peu fier que je succombai le premier, haut la main devrais-je dire, car elle sembla en vouloir encore alors que je tombai à ses côtés.

Pourtant elle ne m'en tint aucune rigueur et vint se lover contre mon épaule, un léger sourire sur les lèvres m'assurant que cette première expérience n'avait pas été un désastre.

Alors qu'elle s'était assoupie, je me relevai, la chaleur moite me poussa vers la fenêtre ouverte puis la carafe d'eau dont je me servis un verre que je vidai d'une traite.

Cette pièce était pourvue de tant de tissus que cela attisait ma curiosité. Après avoir pu découvrir le petit bassin derrière l'un d'eux, j'explorai les autres. Le rideau couvrant le mur longeant le lit plus particulièrement, je tirai, il céda sans peine dévoilant un large miroir dans lequel reflétait le corps nu de ma déesse. Intéressant et diablement attrayant d'avoir paré ce mur de cet objet.

Pour y observer nos ébats, jouer les voyeurs de nos propres étreintes, l'idée me redonna de la vigueur. Je mis un genou dans notre lit, me penchant vers elle.

— Ma belle ?

Elle me répondit d'un soupir profond, lovée dans les bras d'un autre, ceux de Morphée et je songeai à l'y rejoindre.

Chapitre 29 — Adèle

Sans avoir osé l'espérer, je retrouvais les esquisses de ma vie d'antan. Nous recevions des visiteurs afin de parler affaires ou art, tandis que le reste du temps, Thomas occupait le bureau ou courrait sur le terrain chaque fois que cela était nécessaire.

Nos nuits avaient un goût de bonheur fragile, chacune étant inédite. Si tous savaient que nous entretenions une liaison, nul ne nous en fit la remarque. Du moins pas en face. Loin des salons huppés de Londres ou d'occident, les mœurs n'étaient plus tout à fait les mêmes. L'on nous pardonnait ce péché puisque j'étais veuve, et lui de bonne compagnie. De plus, qui ne se complaisait pas, à la discrétion de ses volets à passer quelques nuits en compagnie de courtisanes expertes lorsqu'il en avait l'occasion ?

Je craignais parfois que Thomas ne se lasse de moi et remarque d'autres femmes, cette relation magique pouvait s'éteindre à tout moment et me laisser la mort dans l'âme. Nous étions associés, je lui avais remboursé son argent, il pouvait partir à tout moment. S'il m'avait libéré, il était tout aussi libre de disparaître.

Nous étions invités chez le gouverneur pour une soirée sans prétention et malgré que nous étions venus ensemble, je remarquai les regards féminins dans sa direction, ainsi que les chuchotis entre ces dames. Il est vrai que Thomas était bel homme et galant, sans compter qu'il pouvait aisément se faire des amis. Et alors que l'une d'elles vint à se joindre à ce cercle très fermé de mâles, s'invitant à son côté, presque comme une amie, il posa son regard sur moi.

J'en rougis, ouvrit mon éventail et fit danser les quelques mèches s'échappant de mon chignon. Mon cœur ne supporterait pas qu'il me quitte, je baissai les yeux tombant sur ceux d'un invité qui soutint mon regard. Je n'avais nulle envie de cela et préférai m'éloigner.

— Pardonnez-moi, il fait terriblement chaud, je vais prendre l'air un instant.

Le balcon donnait sur un jardin, la plupart des demeures cossues permettaient ce luxe. Je soupirai, entendant des pas derrière moi ainsi qu'un toussotement afin d'attirer mon attention.

— Je vous demande pardon monsieur, puis-je demeurer seul avec ma compagne un instant ?

Je n'osai me tourner, ayant reconnus cette voix, il évinça ce galant qui m'avait suivie et s'approcha. Je jouai de mon éventail, le cœur battant à tout rompre.

— Vous délaissez vos amis ?

— Ils survivront un moment sans moi, plaisanta-t-il. Je vous ai trouvé soucieuse, voulez-vous rentrer ?

— Non, il est simplement certaines choses auxquelles je ne souhaite pas assister.

Il garda le silence un instant, sans doute ne comprenait-il pas l'allusion à cette femme se rapprochant dangereusement de lui. Au lieu de cela, il passa ses bras autour de ma taille et m'enlaça.

— Je suis jaloux, susurra-t-il à mon oreille.

— Vous n'avez aucune raison de l'être, que devrais-je dire. Vous êtes le point de mire de ces dames.

— Et pourtant une seule aura droit à mes faveurs cette nuit. Rentrons, que je vous prouve à quel point je vous désire. Vos seins, vos cuisses, vos lèvres…

Ses mains glissèrent sur mon ventre, me faisant frissonner malgré la tiédeur du soir. Je défaillis, ses mots me convainquirent de le suivre, d'abandonner ces discussions de salons qui, au fond, étaient toujours les mêmes. Argent, politique, nouvelles d'Europe, rumeurs en tout genre.

— De quelles lèvres parlez-vous ?

— Venez et je vous montrerai.

Je me tournai, le laissai m'embrasser avec passion, répondant tant à ce baiser qu'à son invitation. Il me tendit son bras et je le suivis jusque dans le vestibule. Etait-il si pressé qu'il ne salua même pas ses amis ? Le majordome lui rendit son chapeau ainsi que nos manteaux lorsqu'un invité de dernière minute arriva.

A sa vue, tout désir s'évanouit. Il était vrai que si cet homme avait permis notre rencontre, il pouvait en quelques mots défaire tout de notre complicité. Tyler Miller nous observa tous deux, surpris avant d'adopter un sourire hypocrite, nier ma présence tout en s'adressant directement à mon compagnon.

— Tom, quelle surprise de voir voir ici à Bombay, vous étiez parti si vite la dernière fois.

Chapitre 30 — Thomas

J'étais étonné de voir Miller ici, j'ignorais qu'il lui arrivait de voyager aussi loin du Caire, j'aurais pourtant dû m'y attendre. Sans nouvelle de ma part, il s'était sans doute déplacé dans l'espoir de me retrouver. Son air réjoui ne fut pas plus clair. Nos rapports n'étaient plus vraiment cordiaux bien que je ne lui avais fait aucun reproche concernant son odieux mensonge. Juste une missive avant de quitter l'Égypte sans précisions sur mes projets, le remerciant pour son hospitalité. Je n'étais pas vraiment adepte des us et coutumes hypocrites, je m'y pliai pourtant, afin d'éviter tout scandale.

— Cher ami, vous êtes bien loin de chez vous, comment vous portez-vous depuis tout ce temps ?

— Ma foi très bien. Mais que dire de vous que je découvre en charmante compagnie.

Si ces mots avaient été couchés sur papier, nul n'aurait pu convenir qu'il y avait une certaine animosité dans l'intention. Ainsi que dans le regard lancé vers Adèle qui s'esquiva derrière son éventail de dentelle. La connaissant, elle aurait pu très bien lui répondre, mais c'était à moi de le faire vu qu'il n'avait pas encore daigné lui adresser la parole directement. Les autres convives derrière nous avaient baissé d'un ton jusqu'à se taire, attentifs à notre discussion.

— Charmante en effet et quelque peu fatiguée, hélas. C'est fort triste de vous croiser si tardivement, nous nous apprêtons à rentrer.

— Vraiment ! Allons, vous aurez bien encore quelques minutes à me consacrer.

Je lui souris, me retenant de lever les yeux au ciel. Je sentis ma douce se crisper sous ma main gardée à sa taille. Pourtant, j'acceptai. Qu'il se décide à percer l'abcès et que nous puissions nous expliquer. Dommage que cela doit se faire en public.

Je fis asseoir Adèle face à lui et me tint debout à côté d'elle tandis qu'il prit place sur l'autre siège. Il réclama un brandy, j'acceptai de trinquer puisqu'il insista. Il ne proposa rien à ma compagne.

Il avait un don certain pour signifier à quel point il la tenait en mésestime et ne fut pas long à la piquer au vif.

— J'espérais de vos nouvelles concernant notre petite affaire, mon ami.

— Disons qu'il y a eu erreur et que l'affaire n'existe plus. J'ai pu tenir entre mes mains la preuve de l'achat de l'objet dont vous me parliez.

— Et vous y avez cru ? Tom, voyons. Comme vous êtes bien naïf. Mais il est vrai que vous ne connaissiez pas cette crapule de Henry.

— Monsieur ! s'interposa Adèle, prête à en découdre tout autant que de nous faire remarquer.

Je posai ma main sur son épaule, elle leva tête et me lança un regard suppliant. Pourquoi son époux aurait volé ce livre alors qu'il avait de quoi le payer au centuple ? D'après ce que j'avais ouï dire de lui, il s'agissait d'un négociateur hors pair.

— Comme je vous l'ai dit, cela doit s'agir d'un malentendu, rien de plus, insistai-je tout en faisant tourner le liquide ambré dans mon verre, faisant mine que rien de fâcheux ne se déroulait de notre côté.

Décidément, je devais bien mal connaître Miller qui contre-attaqua.

— Brave petite, je vois que vous êtes devenu son nouveau maître, ce doit être excitant de l'avoir à son service. J'aimerais au nom de notre amitié, venir vous rendre visite l'un de ces jours et, qui sait, l'essayer moi aussi.

Là, il allait trop loin et je jugeai bon de stopper cette mascarade.

— Faites immédiatement vos excuses Miller, de quel droit osez-vous insulter ma compagne ?

Les conversations se turent.

— Votre compagne ? Votre putain, vous voulez dire.

Quelques femmes furent outrées derrière nous et les murmures s'animèrent. Que tentait-il de faire ? Nous discréditer ? Tous ici savaient ou du moins se doutaient que nous étions amants. Et pourtant, je ne pouvais laisser passer cet affront.

— Monsieur, je demande réparation pour cette offense. Et en tant qu'offensé, j'aurai le choix des armes, je vous attends demain, à l'aube dans le petit parc jouxtant cette propriété.

Chapitre 31 — Adèle

Il était fou ! Il n'allait pas faire ça ! Thomas quitta subitement la pièce, moi à sa suite. Arrivés sur les marches extérieures, je le retins, faisant barrage de mon corps.

— Vous n'allez tout de même pas l'affronter en duel !

Il se tourna vers moi et je reculai d'un pas, je ne l'avais jamais vu en colère, jamais à ce point.

— Je dois laver votre honneur Adèle. Nul n'a le droit de porter de telles accusations et de vous insulter de la sorte !

— Ce ne sont que les mots d'un jaloux ! Qu'importe ma réputation si je vous perds… Thomas !

Je m'étais accrochée à lui, me donnant en spectacle et m'en rendis compte. Tristement, je desserrai mes doigts froissant sa veste tandis qu'il releva mon visage vers le sien, d'une main sous le menton.

— Adèle, je n'ai nullement l'intention de mourir dans ce duel, ne me faites-vous plus confiance ?

— C'est à cet homme que je ne fais guère confiance. Thomas, je…

Il déposa un baiser sur mes lèvres, ignorant les éventuels regards sur nous. Je vous aime Thomas, si je vous perds, je serai de nouveau seule, le cœur brisé. Son sourire était pourtant si chaleureux et son bras, porté à ma taille, m'entraîna avec lui.

— Rentrons.

Je n'eus pas le cœur à dîner, ni même donner des ordres pour que l'on nous serve. L'on nous porta des fruits et quelques amuse-bouches directement dans la chambre.

Mon amant s'était couché, nu, profitant d'une légère brise faisant voleter les rideaux. Je souhaitais tant le faire changer d'avis, le retenir bien après l'aube afin qu'il ne s'éloigne pas de notre lit. Et je savais déjà que son caractère noble, mais également borné m'en empêcherait.

Je le rejoignis, couvris son corps du mien après m'avoir dévêtue et embrassai son torse, son ventre, lui griffai doucement les côtes afin de l'agacer d'avantage avant de lui offrir l'hospitalité de ma bouche jusqu'à la jouissance.

Ce n'était que les prémices de cette nuit. Si d'habitude, il me préparait à l'amour, sans se presser et savourant chaque détail de mon corps autant que chaque minute passée ensemble, j'inversai les rôles et poursuivi mes attouchements.

Sa virilité ne fut pas bien longue à gonfler entre mes cuisses alors que je me frottai lascivement contre elle assise sur lui, procurant à moi aussi des ondes de plaisir dans tout le corps. Il garda les yeux fermés, soupirant et grognant par moment, signe que je ne devais pas être d'une grande maladresse.

Prête à le recevoir, je m'empalai lentement sur son membre, gémissant à mon tour et ondulant des hanches avec tant de délicatesse qu'il ne pouvait que devenir fou. Il pressa mes cuisses de ses mains et je ne faiblis pas, gardant cette cadence que je voulais longue et délicieuse, épuisante également.

Conquis, il se saisit de mes seins, les palpant au même rythme. Me jouant le vilain tour d'attiser un peu plus ma flamme afin que je flanche la première.

Je ne le laissai pas en paix, luttant avec moi même pour ne pas sombrer dans le sommeil, m'éveillant en cours de nuit afin de glisser ma main sous le drap et éveiller son désir encore et encore. J'espérais ainsi qu'il renonce, qu'il dorme à poings fermés lorsque pointera le jour et laisse passer l'heure. Qu'importait l'honneur si je devais de nouveau vivre sans mon amour.

Chapitre 32 — Thomas

Je l'avais quittée d'un baiser sur le front alors qu'elle dormait encore. Ma douce amante aurait-elle tenté de m'épuiser cette nuit que je n'en serais guère étonné. Je me retrouvai à la fois comblé et mort de fatigue.

Adèle ne semblait pas comprendre pourquoi je tenais tant à laver cet affront. Selon certains les duels n'étaient que des choses obsolètes et futiles. Pour moi, seuls les couards pensaient de cette façon et ce genre d'attitude pouvait porter préjudice à terme. Si je laissais faire sans agir, il en viendraient d'autres qui sans gêne, s'octroieraient le plaisir de rapporter de ces ragots blessants et à force, ferait de sa vie un enfer. Je ne serai pas toujours là pour l'en protéger, viendra le jour où elle n'en pourra plus de me voir et se trouvera un autre galant, me remerciant avant de m'indiquer la porte. Après tout, nous n'avions rien convenu d'autre qu'une association professionnelle. Le plaisir étant venu de lui même sans arrangement.

À moins que…

Non, c'était bien trop tôt et sans doute déplacé vu son récent veuvage. Ma fortune était loin d'être faite. Je voulais m'assurer d'une carrière stable avant de penser à construire un foyer. Et non le bâtir sur les ruines d'un autre. Outre cela, ma fierté m'empêchait d'y songer par crainte, j'en étais certain, d'être rejeté.

La calèche venait de stopper non loin du lieu de rendez-vous. J'y croisai l'un des convives de la veille ; me voyant venir seul il se proposa d'être mon témoin. Avec tout cela, c'est vrai que je n'y avais pas songé.

— Vous aurez le choix des armes, qu'avez-vous préparé ? Je ne vois ni pistolet ni épée.

— Parce que je préfère l'art noble mon ami.

— Voulez-vous dire que vous allez vous battre avec vos poings.

— Yes Sir !

Miller était déjà présent en compagnie de deux hommes. Il sembla surpris de me voir les mains vides et afficha un rictus de complaisance que j'allais me permettre de lui faire regretter. Il avait beau être une connaissance de ma famille, je ne lui permettais pas de se jouer de moi.

— Alors, mon cher Thomas, vous vous rétractez ?

— Absolument pas.

— Vous deviez venir avec l'arme de votre choix, pourtant je ne vois rien. Ou songez-vous qu'un duel de bons mots serait approprié ?

Il fit rire ses amis, s'assurant de son humour en se tournant vers chacun d'eux.

— J'ai bien mieux qu'un bon mot pour faire taire les hommes comme vous.

J'ôtai mon manteau et fis quelques mouvements, m'échauffant rapidement. Miller n'y compris rien de suite, il ne saisit l'allusion que lorsque mon poing s'abattit sur son nez. Il recula jusque dans les bras de l'un de ses comparses. Je demeurai en garde.

— Mais vous êtes fou ?

— Cela n'a rien de régulier ! s'offusqua son témoin.

— Régulier ? Les duels tout comme les offenses ne sont régis par aucune loi. En garde Sir !

Le bougre, remis de sa surprise se délesta de sa veste et de son gilet, et s'avança hargneusement. Tant mieux, qu'il soit enfin fâché de sa propre bêtise au lieu de s'en amuser.

Je me préparai à lui asséner un autre coup, lorsqu'il me prit au dépourvu bras levé et me frappa au foie. Un coup douloureux s'il en est, mais je ne me laissai pas abattre. J'avais connu bien des bagarres dans ma vie, qu'elles soient amicales ou non.

J'esquivai, frappai, me remit en garde, pris quelques coups qui, me reculant à temps ne furent pas bien méchants. Un autre qui se fit plus rapide me frappa à la tempe. Pas de doutes, le bougre était entraîné lui aussi. J'étais à demi sonné et ressentais les conséquences de cette épuisante nuit d'amour. J'imaginai alors ma belle encore nue entre mes bras et pris un direct en plein nez.

Je reculai de plusieurs pas, allant m'effondrer sur la terre humide. Un cri de femme, déchirant, fit s'évanouir les quelques étoiles venues m'assaillir.

Adèle ?

Elle était là, descendant d'un rickshaw, vêtue à la hâte et non coiffée. Son regard en disait long sur sa terreur à me voir au sol et ses jolis yeux étaient cernés de ce qu'elle avait tenté pour m'empêcher de venir ici. Elle courut vers moi, s'agenouillant et me tâtant, songeant certainement à une autre blessure que celle portée au visage.

— Je vous en prie, n'allez pas plus loin, ne risquez pas votre vie, ne me laissez pas seule de nouveau. Que serais-je sans vous !

— Madame, le duel n'est pas terminé !

Elle était affolée, pliée sur moi et je la repoussai doucement, captant son attention. Ses mots m'avaient touché plus que de raison, ainsi elle ne voulait pas me perdre ? Je m'étais si mal conduit et pourtant moi non plus, je ne voulais me séparer d'elle.

— Je vous en prie Adèle, laissez moi moi me relever. Et ne craignez rien, je ne faisais que m'échauffer et il m'a juste pris par surprise, fanfaronnai-je.

Je me forçai à me remettre sur mes jambes afin de ne pas l'inquiéter plus encore. Frottant mes doigts contre mon nez meurtri, je compris d'où venaient ses craintes, je saignais abondamment, trempant ma chemise. Afin de freiner l'hémorragie, je pressai mes narines un instant et me remit en garde.

— Vous ne vous avouez pas vaincu Tom ? À force de faire le paon, vous allez y laisser des plumes.

— Rassurez-vous mon ami, mes plumes resteront où elles sont. Et vous allez regretter vos insultes.

Je ne pouvais me faire humilier par cet homme, pas devant elle. Il l'avait insultée en public, sali le nom de son époux. Un homme que plus le temps passait plus j'admirais. Je prenais cet affront personnellement à présent. J'inspirai, bloquai l'air dans mes poumons et frappai tout en expirant, visant à mon tour cet appendice au milieu du visage. Si le mien avait tenu le choc, le sien s'écrasa contre mon poing dans un vilain craquement. Aussitôt, il hurla et se plaignit.

— Mon nez ! Vous m'avez cassé le nez !

Sa voix nasillarde plus proche du canard que de l'homme me fit rire et c'est le moment que choisit mon témoin pour stopper ce duel.

— Cela suffit ! Je suis mandaté par le gouverneur qui a eu vent de ce litige, il m'a demandé à veiller à ce que les choses n'aillent pas plus loin. Monsieur Winter, tenez-vous en là, je vous en prie. Je pense que l'honneur est sauf et je le ferai savoir.

Je n'en étais pas convaincu, mais s'il s'agissait d'un ordre, je préférai m'y plier que d'être mal vu par le gouverneur. Adèle revint près de moi, ne masquant ni son inquiétude ni son intérêt. De son mouchoir brodé, elle essuya mon sang et je le gardai, adorant son odeur.

— Rentrons, lui fis-je. J'aimerais que nous parlions de notre association.

— Vous comptez rompre notre accord, émit-elle comme si cela lui semblait évident.

— Non, je souhaite vous proposer une autre sorte de contrat.

Chapitre 33 — Adèle

Son nez avait légèrement gonflé mais ne saignait plus, je l'avais installé confortablement sur notre lit, des coussins calant ses reins et m'était appliquée à lui servir quelques fruits afin qu'il reprenne des forces. Alors que je glissai une tranche de melon entre ses lèvres, il le happa et se saisit doucement de ma main. Une fois avalé, il embrassa mes doigts, une flamme dans son regard en dit long sur ce qu'il espérait de moi.

J'avais enlevé ma robe, ne gardant que ma chemise de nuit, fine et impudique, c'est la qu'il porta ses yeux avant de fixer les miens de nouveau.

— Ma douce Adèle, comme je vous le disais plus tôt, je voulais vous parler de notre association.

J'en ressenti comme un pincement au cœur, voulait-il s'envoler de ce nid douillet que nous avions si maladroitement construit ? Il porta de nouveau mes doigts à ses lèvres, ce qui m'ôta ce doute.

— Je vous écoute.

— Vous m'avez introduit auprès de vos connaissances et je vous en remercie du fond du cœur. Vous m'avez permis d'accéder très rapidement la ou je voulais me rendre et nous avons pu constater tous deux que cette association pouvait porter ses fruits. Mais il est un point que me gène, je dois dire, beaucoup.

— Lequel ? fis-je de nouveau incertaine et la voix étranglée.

— Nous n'avons signé aucun contrat, il n'y a rien d'officiel à tout cela et je voudrais… Adèle, soupira-t-il dans un sourire tendre, je n'ai jamais eu à songer à cela ni la façon de faire et elle ne sera pas conventionnelle. D'ailleurs, nous ne sommes pas non plus un couple conventionnel.

Il m'expliqua qu'il avait découvert une lettre d'Henry, lui conseillant ou investir et comment tout en le priant de prendre soin de moi, qu'il lui laissait son trésor le plus précieux.

— Et ce trésor, c'est vous Adèle. Je voudrais vous proposer un contrat, un contrat de mariage cette fois. Il nous permettrait d'évoluer dignement dans cette société, sans crainte, sans affronts. Nous pourrions dès lors poursuivre nos affaires. Entendez bien, je ne souhaite pas profiter des biens de votre époux, mais je crois qu'il avait prévu cela. Je ne sais comment, en plus d'être un excellent négociateur, il devait être un peu clairvoyant.

Les larmes me montèrent aux yeux, des larmes de bonheur cette fois et je n'attendis pas qu'il termine avant de me jeter à son cou et de me serrer contre lui.

— J'imagine que vous acceptez, fit-il tout aussi heureux, étouffé par mon étreinte.

— Oui, j'accepte Thomas.

L'émotion me serrait la gorge, si bien que je ne parvins à en dire plus. Je me souvins avec tendresse des moments passés avec mon époux et, sachant qu'il me confiait à lui, je pouvais enfin le remercier et me détacher de son souvenir, entamer pleinement cette vie nouvelle au bras de celui à qui il m'avait confié.

Henry mon amour, je serai à jamais à vous… et à lui.

Epilogue — Thomas

Nous étions de retour au Caire pour quelques mois. Initialement pour affaires et non pour le plaisir, bien que je parvenais sans peine à concilier les deux. Au fil des mois, j'étais devenu un passionné de cette culture et comptait en faire une spécialité. Je rencontrai dès lors un égyptologue de renom et comptait passer quelques jours en sa compagnie. La séparation d'avec Adèle me pesait déjà, mais sa grossesse l'empêchait désormais de me suivre partout. Avec cette chaleur, elle aurait eut bien du mal. J'étais en route pour enfin voir de mes yeux le fruit de nos investissements, touchant du pouce l'anneau d'or qui me liait désormais à elle. Je souris, songeant déjà à mon retour et à ses bras.

Le plateau de Gizeh situé à quelques kilomètres du Caire était riche d'histoire et surtout, comportait de magnifiques monuments dédiés à la gloire des anciens rois. L'équipe menée par Jackson venaient justement de dénicher une tombe à l'écart. Des fouilles furent organisées car ils pensaient que se trouvaient sous leurs pieds d'autres trésors inestimables, bien plus précieux que l'or que les recouvraient.

— Par ici Tom ! Venez voir. Nos ouvriers ont découvert quelque chose de fascinant, surtout le texte qui y est gravé. Mais prenez garde, tout pourrait s'effondrer sous nos pas.

Je suivis mon guide, associé et nouvel ami. Il me mena dans un pièce funéraire, flambeau à la main. Le coffre d'un sarcophage encore à demi enseveli en son centre.

— La voici.

La stèle était faite de sable durci et non de pierre, étrangement le langage employé n'était pas celui que nous nous attendions à trouver, il s'agissait de sanskrit.

— Que dit-il ?

— Notre spécialiste est déjà parti, mais il m'a révélé une partie du texte. C'est très déconcertant, cela parle d'un amour infini allant au-delà du temps. Il y est question d'une boucle, d'éternité et d'une façon d'y accéder.

— Très romanesque pour le lieu et l'époque.

— En effet.

— Que dit-il d'autre ?

— Je vous ferai envoyer les notes de notre traducteur si vous le souhaitez.

Il me laissa un instant contempler cette stèle étrange ainsi que le lit de pierre. Et mon imagination féconde prit le dessus. Un amour au-delà du temps, était-ce la tombe d'une défunte épouse qui gisait là ? Tel que fut construit le Taj Mahal en Inde ? Une histoire magnifique et tragique à la fois. Mais dont je comprenais tout le sens. Car j'étais persuadé que moi aussi, si je devais perdre un jour la femme que j'aimais, ma douce Adèle, je braverais coute que coute le temps pour la retrouver et finir mes jours entre ses bras.

Fin.

Cette histoire est terminée, je vous remercie de l'avoir lu.

Vous pouvez découvrir d'autres nouvelles ou de courts romans gratuits sur mon site

gaellelaurier.fr

Ainsi que mes romans publiés.